This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

110. m.
745.

600088118W

# SAINT-PIERRE

## ET LE RATIONALISME

DEVANT

# LES ÉGLISES ORIENTALES.

# SAINT-PIERRE

ET LE

# RATIONALISME

DEVANT

# LES ÉGLISES ORIENTALES

**Par M. l'Abbé MARTIN**

Chapelain de Sainte-Géneviève.

*Extrait de la Revue des Sciences ecclésiastiques.*

BIBLIOTHECA BODLEIANA

AMIENS

Imprimerie A. DOUILLET et Cie, rue du Logis-du-Roi, 13

1876

110. m. 745

# SAINT-PIERRE ET LE RATIONALISME

## DEVANT LES ÉGLISES ORIENTALES.

La physionomie de Jésus s'efface tous les jours, sa figure s'enveloppe de plus en plus d'ombres et de mystères ; sa personne, qui, jusqu'à notre temps, avait occupé la première place dans les préoccupations religieuses des nations européennes, rentre déjà dans l'arrière-plan. S. Paul usurpe sa situation, son rôle, sa gloire, auprès du rationalisme contemporain ; et, même auprès de plusieurs sectes chrétiennes, ce n'est plus Jésus qui a fondé le christianisme, ce n'est plus S. Pierre qui a gouverné l'Eglise, c'est S. Paul qui est le fondateur de ce vaste système de dogmes et de pratiques, de croyances et d'œuvres, de cet ensemble merveilleux d'idées morales, religieuses et politiques qu'on nomme le christianisme (1).

Ce serait une œuvre longue et pénible que d'exposer comment on en est venu au point que nous constatons, comment Jésus-Christ a été complétement expulsé, ou à peu près, de ce grand mouvement qui signala le premier siècle de l'ère

(1) Ces idées se trouvent déjà exposées dans une multitude de petits volumes. Voir, par exemple, Alph. Leblais, *Matérialisme et Spiritualisme*, 1865, p. 68, 90. — Albert Réville, *Histoire de la Divinité de Jésus-Christ*, 1869. — Athanase Coquerel, fils, *Des premières transformations historiques du Christianisme*, 1866, p. 77-98. L'école de Tubingue et le Rationalisme sont allés si loin, dans cette voie, que M. Renan a senti le besoin de combattre cette opinion dans son *Saint Paul*. Voir là-dessus Dorner, *Histoire de la Théologie protestante, en particulier, en Allemagne*, Paris, 1870, p. 725, et suiv.

chrétienne, comment S. Paul a éclipsé S. Pierre que l'Eglise Romaine avait toujours considéré comme son fondateur et comme son principal ornement. Aussi, nous bornerons-nous à un coin de cet immense tableau, et limitant le champ de nos observations, réduisant l'étendue de nos recherches, nous essaierons d'apprécier les rapports qui ont existé entre S. Pierre et S. Paul, de suivre les changements survenus et de juger enfin les prétentions de l'irréligion contemporaine.

D'après le Rationalisme, il ne faudrait voir dans ces théories que le rétablissement d'une situation qui a existé autrefois, que le redressement de faits présentés jusqu'ici sous un faux jour. Le catholicisme n'a été jusqu'à lui qu'un travestissement indigne de l'histoire; les faits ne se sont jamais accomplis tels qu'on les raconte habituellement; et il est impossible, à l'en croire, de ne pas reconnaître, dans l'histoire de l'Eglise, l'action constante d'un pouvoir intéressé à dénaturer les événements qui eurent lieu dès l'origine. Toujours suivant lui, le catholicisme n'est pas l'œuvre de Jésus et de S. Pierre; Dieu n'y est pour rien; c'est l'homme, ce sont ses idées, ses passions, ses intérêts qui ont tout fait, à l'encontre de ce qu'il aurait fallu faire ou de ce qui aurait dû être fait. D'abord, Rome s'est emparée de la personne de S. Pierre, qui n'y fut jamais; ensuite, elle l'a substitué ou uni à S. Paul, qui seul fonda l'Eglise Romaine, et, détruisant peu à peu le souvenir des luttes qu'ils avaient soutenues, l'un contre l'autre, aux premiers jours de leur apostolat, elle les a fait mourir fraternellement, de la même mort et le même jour. S. Pierre est mort en Orient ou ailleurs; mais il n'a pas pu mourir à Rome, puisqu'il n'y est jamais venu; c'est donc là une première usurpation, mais ce n'est point la seule; elle sert de prélude à une foule d'autres, d'où naîtra, dans le cours des siècles, la constitution de ce que nous appelons aujourd'hui le catholicisme.

En effet, l'Eglise Romaine, se prévalant de l'influence que lui donnait sa position géographique, a fait de S. Pierre le chef des apôtres ; elle l'a distingué des autres disciples de Jésus, afin de pouvoir attribuer sa primauté, non pas seulement à des causes humaines, mais à une volonté et à un plan tout divins. S. Pierre a été élevé, agrandi, divinisé par elle, et le portrait qu'elle nous en trace dans ses monuments, dans ses liturgies, ses histoires, ses hagiographies, ses peintures, ses sciences et ses arts, ce portrait n'a rien d'historique et de réel ; il est le produit de l'imagination, de l'intérêt et de l'ambition coalisés pour accréditer une pieuse supercherie, ou pour préparer les voies à cette monstruosité qu'on a appelée depuis la Papauté.

Cette grande figure, cette noble physionomie qui se détache sur le fond de l'histoire chrétienne et dont les proportions, au lieu de diminuer à mesure que les siècles s'écoulent, semblent grandir sans cesse, ce S. Pierre recevant les clefs du Christ, fondant l'Eglise Romaine et l'empourprant de son sang en compagnie de S. Paul ; ce S. Pierre, constitué chef de l'Eglise et jetant les bases de cette théocratie, qui a rempli le monde de son génie et de ses œuvres, est une création exclusivement latine ; une éclosion du cerveau des premiers évêques de Rome, qui a grandi avec les temps, grâce aux circonstances où le christianisme s'est développé. La légende et les fictions, le goût du merveilleux, la décadence du paganisme, le nom de Rome, le manque de documents historiques sur les origines du christianisme, tout a favorisé cette fraude pieuse, dont les premiers propagateurs eurent peut-être conscience, mais dont le souvenir et les traces semblent avoir été perdus de bonne heure dans le sein de toutes les communautés chrétiennes. — Eglise, papauté, romanisme, hiérarchie, voilà tout autant de créations qui reposent sur le vide, ou qui ne doivent naissance qu'à des faits controuvés et légendaires.

Ainsi parle le Rationalisme. Voilà son point de départ et voici ses prétentions : il veut, d'abord, décomposer ce tout dogmatique, moral et social, qu'on appelle le christianisme et il espère, en soumettant ses éléments à l'analyse, arriver à reconstituer la société chrétienne telle qu'elle dut être, en sortant des mains de son fondateur ou de ses premiers disciples.

Avant de contester la légitimité de ces prétentions, il importe de contester la vérité du point de départ. Tout au moins on peut demander au Rationalisme si la physionomie de S. Pierre, qu'il prétend avoir été dessinée à Rome, telle que nous l'avons, ne se retrouverait pas ailleurs, en dehors de l'influence romaine, et même dans des pays et parmi des peuples hostiles, par leurs mœurs, par leurs aspirations, par toutes leurs traditions politiques et religieuses, à l'action de la Rome païenne et de la Rome chrétienne. On avouera qu'il y a là un intéressant sujet d'étude, au point de vue de l'histoire des doctrines religieuses de l'Europe contemporaine. Si le portrait de S. Pierre n'est connu que dans les pays soumis à l'influence de la Papauté, les théories rationalistes recevront, de cette circonstance, une admirable confirmation, qui leur donnera plus de crédit dans d'autres questions ; comme aussi, elles seront fortement ébranlées, si les étrangers ou les ennemis de Rome dessinent la figure de l'apôtre dans les mêmes proportions, en employant les mêmes traits, en se servant de teintes et de couleurs absolument identiques ; car on ne concevrait pas que deux peintres placés à des points de vue diamétralement opposés et situés dans des positions totalement dissemblables fussent arrivés à faire deux portraits si ressemblants, s'ils n'avaient eu, en réalité, sous les yeux, un seul personnage historique.

Chercher donc les traits que les chrétiens orientaux ont donné à S. Pierre, recueillir un à un les linéaments dont

l'ensemble forme la figure de l'apôtre, rassembler les couleurs, les nuances, rapprocher les fragments de ce portrait, qui existent encore dans ces littératures, en grande partie, inexplorées ou perdues, reconstituer un tableau qui nous présente un être pensant, agissant et vivant, en tracer les contours, mettre en relief tout ce qu'il a de saillant, etc., tel est le but des pages qui vont suivre.

## I

Pendant que le christianisme asseyait en Europe les bases d'un Empire, encore plein de vie, il tentait la même entreprise en Asie et cherchait à pénétrer même au-delà des limites du monde connu ; si ces efforts ne furent pas couronnés dans ces dernières régions des mêmes succès, ils ne furent pas non plus tout-à-fait infructueux : l'Asie centrale, la Mésopotamie, la Perse, comptèrent de bonne heure, quelques chrétientés florissantes ; mais, là comme ailleurs, le christianisme rencontra des persécutions, des bourreaux, des supplices, et, malgré cela, ce fut une belle époque pour le christianisme que celle de sa diffusion dans les pays orientaux, une époque féconde en actes de dévouement, en généreux sacrifices, en actions d'éclat. On n'écrivait pas beaucoup mais on agissait alors, et les œuvres suppléaient à l'écriture ou à la parole. D'ailleurs, on était sans cesse exposé aux surprises d'ennemis qui faisaient bonne garde, et auprès desquels les moindres écrits auraient pu facilement être considérés comme un crime. Rien d'étonnant donc, s'il nous reste peu d'ouvrages des premiers siècles ; il n'y eût jamais alors une littérature bien étendue, et une grande partie de celle qui se forma fut jetée dans les flammes allumées par les persécutions, ou périt plus tard par la négligence des siècles postérieurs. Une trentaine de noms, voilà tout ce qui surnage, durant les trois premiers siècles,

en Occident. En Orient, tout a été à peu près perdu ; il faut descendre jusqu'au IVe siècle, pour trouver un monument littéraire digne de fixer notre attention, en dehors des saintes Ecritures. Mais, à partir de cette époque, des rives de la Méditerranée aux bords du golfe persique, de la mer Caspienne aux sables brûlants du centre de l'Afrique, de Babylone à Alexandrie, c'est une floraison abondante d'écoles, de maîtres, de disciples, de monuments littéraires historiques, liturgiques, exégétiques, où le chercheur chrétien peut trouver, même aujourd'hui, de quoi défrayer la plus avide curiosité sur les premiers temps du christianisme. Cinq littératures ou cinq langues ont reçu en dépôt les traditions ou les croyances des Eglises orientales. En Asie, c'est l'arménien et le syriaque ; en Afrique le copte et l'éthiopien ; dans les deux pays l'arabe. Ces trois dernières langues possèdent, sans doute, des documents importants, mais ces documents manquent peut-être d'originalité. Le copte a subi l'influence des Grecs, établis à Alexandrie ; l'éthiopien a emprunté, en grande partie, ses inspirations aux Coptes et aux Syriens. Quant à l'arabe, il arrive trop tard pour nous fournir quelque chose qui ne se trouve déjà dans les autres littératures. Restent donc le syriaque et l'arménien : l'arménien comme littérature ne remonte pas au-delà du IVe siècle ; mais, à partir de cette époque, il nous offre une riche moisson de documents, une moisson où l'on recueille, à côté des idées traditionnelles des chrétiens d'Arménie, un certain nombre de vues empruntées aux Grecs et aux Syriens. Quant au syriaque, ils nous ramène, à lui tout seul, aux origines chrétiennes et au-delà ; ses monuments sont originaux de fond et de forme ; et, si plus tard, à une époque d'appauvrissement intellectuel et littéraire, il devient traducteur comme l'Arménien, cette période passée, il reprend ses allures et sa vie propres.

C'est à toutes ces littératures, et en particulier aux deux dernières ; c'est aux peuples qu'elles représentent, peuples

si différents de nous de mœurs et d'habitudes, que nous allons demander de nous instruire sur le christianisme. Ont-ils connu cette grande figure qui domine tout l'Occident chrétien ? Ont-ils entrevu S. Pierre et lui ont-ils donné ces traits particuliers, ces proportions grandioses que nous lui trouvons partout, dans nos églises d'Occident ? Nous allons les écouter et rassembler leurs dires : historiens, poètes, hymnographes, commentateurs, liturgistes, seront mis à contribution. Chacun nous fournira son contingent d'idées ou de faits ; nous allons recueillir leurs témoignages ; et, quand nous les aurons disposés de manière à former un tableau, nous inviterons le lecteur à jeter un regard sur le portrait qu'il aura sous les yeux et à juger, par lui-même, si la figure de S. Pierre, telle que l'ont connue les chrétiens orientaux, ressemble à celle que nous tracent de ce personnage les rationalistes, ou bien à celle qui est devenue traditionnelle parmi les chrétiens d'Occident.

## II

Il ne serait pas naturel de supposer que pendant les trois premiers siècles les églises orientales, syriennes, arabes, arméniennes, etc., sont restées oisives et que, se bornant à reculer les bornes du royaume du Christ, elles n'aient eu aucun souci de recueillir leurs anciens souvenirs, ou de conserver leurs traditions en les confiant à des monuments écrits. Ce serait aller contre les usages bien connus des anciennes communautés chrétiennes et même, qui plus est, contre un des plus nobles sentiments du cœur humain. Tous les hommes ont le culte du passé, et, s'il en est chez qui il soit plus développé que chez d'autres, c'est chez les hommes religieux, chez les hommes persécutés.

Il y eut donc des écrivains en Syrie et en Mésopotamie ; et ces écrivains consignèrent, dans leurs mémoires, les prin-

cipaux événements de l'histoire chrétienne des premiers temps. Quelques noms seulement ont échappé aux ravages des siècles ; car la plupart des ouvrages de cette époque ont péri en entier. C'est à peine si quelques fragments ont échappé à cette ruine générale, grâce aux écrits dans lesquels ils ont été insérés plus tards par extraits.

Après Mar Apas Quatina, dont le nom indique l'origine syrienne (1), nous rencontrons, chez les Arméniens, Laboubnia ou Léroubna, qui a écrit l'histoire de la conversion des habitants d'Edesse (2). Viennent ensuite S Grégoire l'illuminateur (257-331), sous le nom duquel il circule un volume d'homélies (3) ; Agathange, auteur d'une Histoire de Tiridate (IVe siècle) (4), Zénob de Glag († 323) (5), historien, lui aussi, Faustus de Byzance (IVe-Ve siècle) (6),

(1) On ne sait pas bien exactement l'époque à laquelle a vécu cet auteur, mais il paraît avoir fleuri au premier siècle de notre ère. Quelques auteurs, comme Frémont (*Œuvres complètes*, XII, 187-254), Etienne Quatremère (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XLVII, 98), vont jusqu'à nier son existence et à contester la véracité du récit de Moyse de Khorène (*Histoire d'Arménie*, liv. I, 8, 9, 10, 11, 12, etc.) ; D'autres en font un auteur chrétien (Renan, *Histoire des Langues sémitiques*, III, 3, pages 262-263). Voir sur cet auteur Langlois, *Historiens d'Arménie*, I, pages 1-53.

(2) Léroubna vivait au premier siècle. On a trouvé plusieurs documents analogues à ceux que lui attribue ou lui emprunte Moyse de Khorène, dans son *Histoire d'Arménie*. Il écrivit, d'abord, en syriaque et plusieurs manuscrits de la bibliothèque nationale contiennent, en effet, les pièces déjà connues par la littérature arménienne. Voir Langlois, *historiens d'Arménie*, I, 315-331. Paris, in-4° 1867. — Et *Laboubnia, auteur syrien contemporain des apôtres*, Venise, 1868.

(3) En Arménien. Venise, in-8°, 1838.

(4) Agathange a écrit l'*histoire du règne de Tiridate et de la prédication de saint Grégoire l'illuminateur*, mais ce qu'on possède aujourd'hui paraît avoir été remanié plusieurs fois, à des époques postérieures. Voir Langlois, *historiens d'Arménie*, I, 99-209.

(5) Zénob de Glag a écrit l'*histoire de la province de Daron*. (Langlois, *historiens d'Arménie*, I, 385-355.)

(6) Faustus de Byzance a écrit une *Bibliothèque historique* sur l'histoire

S. Nerses-le-Grand († 383), etc. Mais déjà tous ces auteurs nous ramènent bien en deçà des temps dits apostoliques.

Au commencement du IVe siècle, au moment même où le long règne de Sapor (310-370) écrase les chrétiens orientaux sous le poids du plus épouvantable despotisme, les littératures asiatiques commencent à se faire jour et à se manifester à l'Occident. Il semble que l'arrivée de Constantin à l'Empire donne partout le signal de la délivrance; le christianisme sort des ténèbres où il a vécu à demi-enseveli; désormais il va vivre, c'est-à-dire, parler, écrire, agir (1).

La littérature syrienne débute la première et nous possédons des actes de martyrs qui remontent à ce temps, sinon dans leur forme actuelle, au moins dans les mémoires sur lesquels ils ont été rédigés quelques années plus tard, vers la fin du IVe et le commencement du Ve siècle (2). Ces actes ne nous offrent rien à glaner pour le sujet qui nous occupe; mais un ouvrage de la première moitié du IVe siècle, dû à la plume d'un écrivain demeuré longtemps inconnu et découvert seulement de nos jours, présente quelques allusions à S. Pierre. Ce n'est qu'un trait, mais on sent déjà

d'Arménie, très-importante pour la connaissance des premiers siècles, malgré les remaniements qu'elle a subis, après sa mort. Langlois, *historiens d'Arménie*, I, 203-310.

(1) Nous ne pouvons discuter ici les documents si intéressants publiés, il y a quelques années, d'après les manuscrits de Nitrie, par notre ami, M. Wright, au nom de M. Cureton, *Ancient Syriac documents relative to the arliest establishment of Christianity in Edessa*. London, 1864. (Cfr. *Acta Sanctorum*, tome XII d'octobre, 421-468). Cela nous entraînerait trop loin, d'autant plus qu'il y aurait beaucoup de choses à ajouter à ce qu'on connaît déjà, si on examinait plus à fond les deux littératures syrienne et arménienne. S. Pierre occupe une grande place dans ces documents, incontestablement très-anciens, quel que soit, d'ailleurs, le sentiment qu'on adopte par rapport à leur authenticité.

(2) On attribue communément à S. Maruthas († 419), évêque de Tékrit, en Mésopotamie, la rédaction des *Actes des Martyrs* de l'Eglise Syrienne. Voir J. Assémani, *Bibliotheca Orientalis Clementino Vaticana*, I, et *Acta Martyrum Orientalium*, t. I et II.

que la physionomie de l'apôtre a, dans l'esprit des chrétiens d'Asie, des formes nettement arrêtées ; ses contours sont bien définis et ses traits fortement caractérisés : Aphraates, dans sa première homélie (1), où il cherche à démontrer la nécessité et l'importance de la foi, appelle Notre-Seigneur la *pierre* (*Képha, chou'ôd*) de la foi : « Dans les fondements « de tous les édifices, dit-il, on place des pierres et c'est sur « ces pierres que s'élève ensuite l'édifice tout entier, jusqu'à « son couronnement. De même en est-il dans la vie chré- « tienne : le fondement de la foi est la *Pierre* (*Kepha*) véri- « table (*ou la pierre ferme*), cette pierre qui est Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ. Sur lui comme sur une *pierre* est « placée la foi, et sur la foi s'élève tout l'édifice. Mais le « fondement est le commencement de tout l'édifice. Quand « un homme arrive donc à la foi, on commence par le placer « sur la pierre, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et « son édifice n'est alors, ni ébranlé par les flots, ni mal- « traité par les tempêtes. Un tel édifice ne saurait, en effet, « tomber sous les coups de l'orage, parce qu'il repose sur « le *rocher* (*chou'ôd*) (2) de la *pierre* (*Képha*) véritable (3). »

(1) On avait longtemps attribué à S. Jacques de Nisibe les *homélies d'Aphraates*. Elles furent publiées, d'abord, à Rome, en arménien, par le cardinal Antonelli, sous ce titre : *S. Jacobi Nisibeni opera omnia, ex armeno in Latinum sermonem translata*, 1856, in-f°. Cfr. Gallandi, *Bibliotheca Vet. Patrum*, t. v, Vénise, 1755. Les manuscrits de Nitrie, dont l'un, le 17182, est de l'an 474, ont démontré qu'il fallait rapporter ces homélies à Aphraates. Voir W. Wright, *The homilies of Aphruates the Persian sage, edited from Syriac manuscripts of the fifth and sixth centuries, in the British Museum*. London, 1869, in-4° de LXX-510 pages.

(2) Les Syriens distinguent parfaitement le *chouà* du *Képha*. Le mot *chouà* s'applique au rocher enfoncé dans la terre, à la *pierre vive*, solidement fixée dans le sol, tandis que le mot *Képha* s'applique à n'importe quelle pierre roulante. Voir là-dessus Abraham Ecchellensis, *Eutychius Patriarcha Alexandrinus vindicatus et suis restitutus Orientalibus, sive responsio ad Joannis Seldeni origines, in duas tributa partes, quarum prima est de Alexandrinæ ecclesiæ originibus, altera de origine nominis papæ*, etc. *Omnia ex Orientalium excerpta monumentis*. Romæ, 1661, p. 198-199.

(3) Ms. 17182 du Musée Britannique, in-f° de l'année 474, f° 2, *a*, 2 ; 2, *b*, 1; Cfr. f° 3, *b*, 2, Cf. Gallandi, *Bibliotheca vet. Patrum*, v, p. 4. — Dans la tra-

Il n'y a rien là qui ne soit familier à ceux qui connaissent un peu la tradition chrétienne. Jésus-Christ est, comme le dit S. Paul, la pierre fondamentale, la pierre *essentielle* du christianisme et de l'Eglise, *Petra autem erat Christus* (I ad Corinth. 10, 4.) ; et c'est pour cela que, ni le christianisme, ni l'Eglise n'ont rien à craindre des flots et des vents. Aphraates continue et trouve dans le mot *pierre* comme une amorce qui, par une série d'associations d'idées bien familières encore aux chrétiens instruits, l'amène à parler de l'apôtre qui a porté ce nom. « Schém'oun, dit-il, qui fut ap-« pelé *Pierre* (Képha), à cause de sa foi, fut nommé *la* « *pierre véritable* (ou ferme). Quand Notre-Seigneur livra « les mystères du baptême à ses apôtres, il leur parla ainsi : « Celui qui croit en moi et sera baptisé vivra ; celui qui ne « croira pas sera condamné. Ailleurs, Jésus dit encore à ses « apôtres : Si vous ne doutez point il n'est rien que vous ne « puissiez faire. C'est pourquoi, lorsque Notre-Seigneur se « promena sur les flots, Schém'oun marcha comme lui, tant « qu'il eut la foi ; mais aussitôt qu'il perdit la foi, il com-« mença à enfoncer et Notre-Seigneur l'appela homme de « peu de foi (1). » Ce n'est là qu'une allusion, mais cette allusion révèle déjà un coin du tableau que nous voulons essayer de tracer. C'est un des traits que nous retrouverons encore, mais bien accusé et vigoureusement dessiné par les écrivains de l'Eglise syrienne.

Aphraates donne la main à S. Ephrem, son contemporain (+ 373), et, avec S. Ephrem, la littérature syrienne, inaugure de la façon la plus brillante, son premier âge d'or, l'âge patristique, lequel durera jusqu'à la première moitié du vi^e siècle, de 350 à 550.

duction arménienne, ces *homélies* sont adressées à S. Grégoire l'Illuminateur.

(1) Ms. 17182 du Musée Britannique, f° 10, c.

Peu d'écrivains ont une renommée aussi grande et aussi méritée que S. Ephrem. Parmi les chrétiens d'Asie, il n'en est pas qu'on puisse lui comparer jusqu'au XIII^e siècle. Aucun ne peut soutenir le parallèle avec lui comme poète, comme orateur, comme commentateur, parmi les écrivains syriens. Ses œuvres publiées lui assurent le premier rang, et celles qui demeurent encore inédites ne pourront qu'augmenter un jour sa gloire.

Dans les trois volumes syriaques parus au dernier siècle, outre une hymne sur le reniement de S. Pierre sur laquelle nous reviendrons plus tard, on trouve des allusions nombreuses au grand apôtre, par exemple celle-ci : « La noble « clef du royaume de la hauteur, Seigneur, à qui l'as-tu don- « née? — *Au prince de tes disciples*, au fils de la colombe. « — Rends-moi digne de participer avec lui au banquet « nuptial (1) ! » D'autres fois le ton devient plus lyrique et le poète s'écrie : « Je te proclamerai bienheureux, Simon « Pierre, toi qui tiens ces clefs que l'Esprit a fabriquées. « C'est là une grande et ineffable parole : *Tu lieras et tu « délieras ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas* (2). » Ailleurs, S. Ephrem fait encore une allusion à la mort de S. Pierre crucifié la tête en bas (3), mais on ne trouve rien de plus explicite, rien qui nous donne une idée complète du tableau tel qu'il existait sous les yeux du saint diacre d'Edesse, quand il écrivait ses poésies, ses commentaires et ses homélies. Quelques hymnes inédites, renfermées dans des manus-

(1) S. Ephræmi, *Opp. Syro-Latina*, t. III, p. 486.

(2) J. S. Assémani, *Bibliotheca Orientalis Clementino Vaticana*, t. I, p. 95, col. 2. Hymne 15 sur la Virginité. Les Arméniens connaissent des œuvres de saint Ephrem que nous n'avons plus dans l'original. Dans les *Panoplies*, se trouve ce passage : « Le chef de l'ordre catholique, Pierre, ayant confessé Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, reçut les clefs du Royaume des Cieux et acquit la puissance sur tous les habitants du ciel et de la terre. (Ed. Hurmuz, *Théologie dogm.* en arménien, I. 206.)

(3) G. Bickell, *S. Ephræmi Syri carmina Nisibena*, p. 114, 199.

crits de Rome, nous fourniraient, au dire même de l'éditeur de ses œuvres, des renseignements précieux. Nous regretterions davantage de ne pouvoir les consulter, si nous n'avions découvert tout un volume d'homélies sur la passion du Christ, écrites par l'illustre docteur, qui ne nous laissent rien à désirer et nous livrent sa pensée toute entière sur celui que nous appelons le fondement de l'Eglise. Ces homélies ont été connues, ce nous semble, d'un savant maronite au XVII^e siècle, (1); mais personne n'en a signalé encore l'importance au public.

Le Rationalisme contemporain prétend que le dogme chrétien a une histoire réelle comme toutes les doctrines humaines, et, contestant la fière mais exacte devise de S. Vincent de Lérins, *ecclesia dicens nove nunquam dicit nova* (2), il cherche à montrer qu'il s'est opéré dans notre symbole un véritable développement interne, des changements substantiels, des transformations radicales, qui en ont altéré, non-seulement la forme, mais l'essence; il importe donc de faire voir que les croyances du catholicisme ont été toujours les mêmes, et que, s'il y a divergence, tout se réduit à ces variantes d'expression qu'entraînent nécessairement, outre les révolutions des siècles, les exigences de l'attaque et les besoins de la défense. Après cette observation, qu'on écoute S. Ephrem parlant de S. Pierre et qu'on nous dise, si, à quelques nuances près, un auteur catholique s'exprimerait différemment aujourd'hui.

« Quand vint le jour des azimes, à l'approche de la « Pâque prescrite aux Juifs, vint aussi le jour où Notre- « Seigneur, voulant accomplir ses mystères, devait donner « son corps à l'Eglise comme une victime, et *mêler* (3) pour

(1) Abr. Ecchellensis, *Eutychius patriarcha Alexandrinus vindicatus et suis restitutus Orientalibus*, etc., etc. Romæ, 1661, p. 228-229.

(2) *Commonitorium.*

(3) Expression propre aux Orientaux pour indiquer un festin. Les Orien-

« elle le calice de son sang qui allait être versé pour nous.
« Il appela donc à lui Simon et Jean, les deux amis de son
« âme, le saint prince des apôtres, *Pierre* (*Kepha*), le fon-
« dement de l'Eglise, et le disciple vierge, le disciple pur
« par lequel il a élevé et couronné son édifice. En Simon
« il parfit Moïse (1) ; quant au fils de Zébédé, il le mit à la
« place de Josué Bar-noun, qui était aussi vierge et saint ;
« et il les envoya tous les deux préparer la Pâque, car il
« fallait que tous les deux fussent chargés de ses saints
« mystères. Au *fondement* (2) et au *couronnement* (3) con-
« venaient les riches et innombrables figures, puisqu'ils
« étaient appelés à bâtir leurs édifices, mieux que les archi-
« tectes des palais. Bienheureuses les femmes qui ont en-
« gendré Simon et Jean ! Oui, bienheureuses sont-elles, car
« leurs enfants sont parvenus jusques aux cieux ! Bienheu-
« reux êtes-vous aussi, ô paire d'aigles ! Où n'êtes-vous
« point montés ? Béni celui qui a déployé vos ailes et qui a
« fortifié votre vol ! (4). »

taux boivent le vin, en y infusant des aromates ; de là le mot *mêler*, pour dire préparer une coupe de vin. Cette expression qui s'est conservée plus longtemps chez les Orientaux, a été usitée autrefois chez les latins, et, par suite, chez les chrétiens d'Occident. On a trouvé des fresques où les convives, s'adressant aux esclaves chargés de les servir, leur disent : « *Irene* da calda, *Agape*, misce mi. » Irène donnez-moi l'eau chaude, Agape mêlez-moi le vin dans le calice. De cet usage est née l'expression *Thermopotari*, *boire chaud*. (Voir Bottari, *Sculture e pitture sagre*, etc. Tavol. cxxvii, Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 579-580. — Arringhi, *Roma Subterranea*, II, p. 119.)

(1) Dans un discours sur la *Transfiguration*, qui existe dans les œuvres de saint Ephrem en arménien, on lit : « De même que Moïse devint, par l'ordre de Dieu, le chef du peuple et de la nation des Hébreux, de même Pierre l'est-il devenu de l'Eglise des chrétiens, et de même que celui-là fut le médiateur de l'ancien, de même celui-ci l'est-il du nouveau testament. (Ed. Hurmuz, *Théologie dogmatique*, en Arménien, tome I, 310.

(2) C'est-à-dire, à saint Pierre.

(3) C'est-à-dire, à saint Jean.

(4) Ms. de Paris 112, 2e station de la 3e férie de la Semaine sainte, au

Quoique le saint docteur parle ici de Pierre et de Jean, on voit bien, par la manière dont il les dépeint et par les figures qu'il leur applique, qu'à ses yeux une distance énorme sépare les deux apôtres : Pierre, c'est le fondement de l'Eglise, c'est le Moïse de la nouvelle loi, c'est-à-dire le chef de la Nouvelle Alliance ; Jean en est le *couronnement*, le *Josué*. Les appellations que S. Ephrem applique à Pierre se comprennent d'elles-mêmes, on voit moins les raisons qui lui font désigner Jean comme le *couronnement* de l'édifice chrétien. Ce sont des raisons toutes mystiques ; c'est parce qu'il est vierge et pur qu'il symbolise la beauté, la splendeur, le rayonnement de l'Eglise, tandis que Pierre en représente la force et la solidité.

Quant à ce qui regarde la supériorité, disons mieux, la primauté de Pierre sur Jean, S. Ephrem développe clairement sa pensée, un peu plus loin, en faisant des allusions transparentes au récit du quatrième évangile sur la visite des deux apôtres au tombeau du Christ après la résurrection. Ayant observé que Jean devança Pierre, il pousse ce cri, qui vaut, à lui seul, tout un discours : « Bénie soit la force « de la virginité ! (1) » puis il ajoute que Jean n'entra pas

f° 328, *b*, 2 — 329, *a*, 1. — Jacques de Saroug dit, plusieurs fois, la même chose, dans ses homélies sur la Passion. *Manuscrit syriaque du Musée Britannique*, 12165, f. 277, 6, 2 ; Dans l'homélie sur la transfiguration, *Manuscrit syriaque du Musée Britannique*, 12162, 132-141 ; cfr. les marges d'un commentaire (*manuscrit* 14682) sur l'Evangile de la transfiguration. On peut voir les manuscrits syriaque du Musée Britannique 14585, f° 20, *b* ; 14586, f° 17, *b* ; 12162, 74, *b*, et le manuscrit 112 de Paris, f° 362, *b*, 2

(1) Jacques de Saroug développe complétement cette pensée quand il dit : « Jean devança Simon à la course et arriva le premier au tombeau. « Le jeune vierge dépassa le saint prince des apôtres. La sainteté et la « virginité coururent, mais les ailes puissantes de la virginité triomphè- « rent. L'immaculé vola plus vite ; toutefois il n'entra point, que la préni- « tude de la sainteté ne fut venue..... *Il ne faltait pas troubler, en effet,* « *l'ordre fixé dans l'Evangile.* Jean attendit donc que le chef des apôtres « fut venu, afin que celui-ci attestât le premier la résurrection de Jésus ;

cependant le premier dans le tombeau, mais il ne nous dit pas pourquoi. D'autres auteurs nous apprendrons ce que S. Ephrem nous laisse seulement deviner.

Mais quelle est, aux yeux de S. Ephrem, la position de Pierre par rapport aux autres apôtres? C'est ce que le diacre d'Edesse établit dans un beau passage, qu'on pourrait appeler le testament du Christ, écrit par le poète de la Syrie chrétienne. C'était après le lavement des pieds et après la dernière scène : « Tous les disciples étaient couchés à la « même table, lorsque Jésus, reprenant son discours, leur « dit : Je veux vous faire connaître maintenant pourquoi « j'ai fait tout ce qui vient de se passer. Si je ne vous expli- « quais, en effet, mes mystères, à vous qui allez en être les « dispensateurs, si je ne vous dévoilais le sens de mes « figures, qui connaîtrait mes volontés? Il me faut donc « vous révéler ce que les prophètes ont dit de moi ; il est « nécessaire que je vous communique la science et la sa- « gesse, parce que je suis votre maître. Toi, Simon, mon « disciple, je t'ai constitué le fondement de mon Eglise « sainte; je t'ai d'abord appelé Pierre, *parce que tu soutien-* « *dras tout l'édifice*. Tu seras l'*examinateur* (*bahoura*) de « mon Eglise sur la terre, *afin que si, par hasard, les autres* « *voulaient bâtir quelque chose de mal* (1), *toi, fondement, tu* « *les en empêches. Tu es la principale source* (*la source-tête*) « *de ma doctrine*; toi, tu es le chef de mes disciples. C'est « par toi que je ferai boire à tous les peuples la vie douce « que je donne. Je t'ai choisi, toi, comme prémices de mes

« il attendit que *Képha-Simon*, fondement des assises (de l'édifice), fût « arrivé, parce qu'il était le premier dans l'apostolat; le jeune vierge « resta à son rang après le vieillard pur, parce que celui-ci, en qualité de « fondement, devait être le premier dans la prédication. Simon entra donc « le premier au tombeau et Jean le suivit (*Manuscrit syriaque du Musée* « *Britannique*, 12165, f° 298, *b*, 2—299.)

(1) Le mot de saint Ephrem est encore plus fort; il dit, en propres termes, *quelque chose d'ennemi* : *Sneh*.

« disciples, pour que tu hérites de tous mes trésors. Je t'ai « remis les clefs de mon royaume et désormais tu domineras « sur toutes mes richesses. Sache donc et comprends bien « les mystères que tu as vus (1). »

Un tel langage n'a pas besoin de commentaire, et, quand on lit aujourd'hui, de telles paroles, des paroles qui évidemment n'admettent, ni falsification, ni interpolation, ainsi que tout le monde le comprend, on se demande sur quelles bases, sur quels documents le rationalisme contemporain peut s'appuyer pour écrire les énormités qui lui échappent. S. Ephrem élève Pierre si haut, au-dessus des autres apôtres, il le distingue si nettement, le rôle qu'il lui assigne est si exactement défini et si minutieusement précisé qu'on ne trouverait peut-être pas une page à comparer à celle qu'on vient de lire dans tous les écrivains d'Occident du même siècle. Et cependant si jamais on eût conscience de la primauté de Pierre, de ses droits et de ses devoirs, par rapport à l'Eglise, c'est en Occident, c'est à Rome. Les lettres pontificales en sont d'irrécusables témoins. Y en a-t-il de plus claires que ce passage tiré des écrits de S. Ephrem? Nous ne le pensons pas. — Il faudrait citer ces homélies tout entières, pour montrer comment la personnalité de S. Pierre se détachait, aux yeux du diacre d'Edesse et même des chrétiens de Syrie, au milieu du groupe formé par les disciples de Jésus ; car l'autorité dont jouit S. Ephrem, pendant sa vie et après sa mort, auprès de ses compatriotes, ne permet pas de considérer ses opinions comme personnelles : c'est un témoin qui dépose pour son siècle, pour son Eglise, pour son pays.

Plus loin, quand il parle du reniement de Pierre, il le désigne par ces mots : « *Celui qui aurait dû relever le cou-* « *rage de ses compagnons timides et fugitifs* (2), » et il laisse

(1) Manuscrit 112 de Paris, f° 334, *a*, 1.

(2) *Ibid.*, p. 376, *b*. 2. Cfr. Ms 45 du supplément f. 25 *b*.

échapper ce cri d'effroi, à la vue de sa chute : « Si Simon « erra et apostasia, pécheurs, que ferons-nous ? Si le chef « des apôtres fut tenté, qu'arrivera-t-il donc à ceux qui sont « faibles ? Jésus, qui connaît les choses cachées, avait dit, par « avance, à Simon : voici que Satan demande à vous cribler « comme du froment, mais j'ai prié mon Père pour que ta « foi ne défaillit pas (1). »

Dans la dernière de ces homélies sur la Passion, S. Ephrem établit un parallèle entre Marie, mère de Jésus, Marie-Madeleine et l'Eglise et il le termine par ces mots : « Une vierge a été la première à recevoir l'Evangile et elle « tenait la place de l'Eglise. Béni celui qui a réjoui l'Eglise « et Marie ! Nous appellerons l'Eglise Marie, car elle est « digne de ces deux appellations. Marie courut donc tout « d'abord à *Simon-fondement* (2), et lui annonça, à lui, qui « *tenait la place de l'Eglise*, qu'elle avait vu Notre Seigneur « ressuscité et sorti du tombeau. Elle fit bien d'apporter la « nouvelle que Jésus était ressuscité à Simon, parce qu'il « était *la pierre fondamentale* de l'Eglise choisie parmi les « nations. Marie courut donc annoncer cette nouvelle aux « bien-aimés disciples du Christ, à Simon, Pierre, le véri- « table, et à Jean, fils de Zébédée (3). »

Tels sont les principaux traits recueillis dans les écrits de S. Ephrem sur S. Pierre, sur la place qu'il occupe dans le christianisme, sur sa mission et son rôle. Le portrait est déjà

(1) *Ibid.*, p. 387, *a*, 1.

(2) Curieuse, fréquente et significative appellation de saint Pierre, chez les auteurs syriens.

(3) *Ibid.*, p. 350, *b*, 1. Un des plus fougueux hérétiques arméniens du XIIIe siècle, Grégoire de Sgévra, qui a écrit contre l'Eglise Romaine, dit à peu près la même chose. Madeleine va d'abord à Pierre comme au sage, au vieillard, au chef des apôtres. Jean arriva le premier au tombeau, mais il n'entra point. Par honneur pour le chef des apôtres, il ne voulut entrer qu'après lui. (*Discours sur la Résurrection*. Ed. Hurmuz, *Théologie dogmatique en Arménien*, t. I, p. 128).

reconnaissable pour un chrétien d'Occident ; quand même il ne porterait pas de nom, il serait facile de suppléer au silence de celui qui l'aurait tracé et personne n'éprouverait beaucoup de peine à percer un anonyme si transparent. Les successeurs d'Ephrem ne laisseront pas se perdre les traditions, et conservant, avec une religieuse piété, le tableau dont ce grand génie n'a esquissé que les grandes lignes, ils s'attacheront, eux, à le finir. L'œuvre ne sera pas, du reste, difficile. Elle est déjà bien près de la perfection.

## III

S. Ephrem avait fait école, nous dit la tradition ; il avait formé de nombreux disciples et l'histoire a conservé même les noms de plusieurs d'entre eux ; mais c'est à peu près tout ce qui nous en reste. Leurs écrits, ceux de Marutha s et de quelques autres auteurs, de la fin du IVe et du commencement du Ve siècle ne nous sont connus que par fragments ; et beaucoup même dorment dans les manuscrits qui les contiennent, d'un sommeil que personne ne songe à troubler. Ce fut cependant une époque active et féconde, au point de vue religieux et littéraire, que la fin du IVe et le commencement du Ve siècle, dans la Syrie chrétienne et dans l'Arménie : ce fut l'époque où l'Eglise s'occupa de donner à son culte toutes les pompes dont il était capable, et où l'hymnographie ecclésiastique, déjà très-honorée, prit son essor pour de longs siècles. Mais nous n'avons pas, en ce moment, à nous préoccuper de ces créations hymnographiques dues à toute une légion de poètes et de travailleurs inconnus pour la plupart, même de nom. Nous y reviendrons plus loin.

Après S. Ephrem il faut descendre jusqu'au milieu du Ve siècle pour trouver sur notre chemin un auteur de quelque importance. Ses écrits sont parvenus jusqu'à nous, et,

grâce à un courageux éditeur (1), ils commencent en ce moment à nous être accessibles : nous voulons parler d'Isaac d'Antioche, du grand antagoniste d'Eutychès et de Nestorius parmi les Syriens, du champion intrépide mais malheureux de l'orthodoxie, parmi ses compatriotes ; car ce fut à peu près le dernier auteur qui demeura pur de toute hérésie.

Jacques d'Edesse (650-709) nous apprend qu'il y a eu trois écrivains de ce nom parmi les Syriens : l'un, originaire d'Amid, vécut au commencement du IVe siècle ; il fut disciple de S. Ephrem. Les deux autres sont postérieurs et naquirent à Edesse. Ils fleurirent, tous les deux, vers le milieu du VIe siècle (2). Mais jusqu'à quel point les écrits de ces trois auteurs presque contemporains sont-ils demeurés distincts ? C'est ce qu'il serait, en ce moment, difficile d'établir et ce que leurs futurs éditeurs n'éprouveront peut-être pas peu de peine à éclaircir.

Quoi qu'il en soit, dans les écrits attribués à S. Isaac, qu'ils soient d'un ou de plusieurs auteurs, S. Pierre se montre fréquemment à nous : les faits de sa vie sont rappelés et les circonstances évangéliques où il est nommé sont proposées fréquemment au lecteur, parce qu'elles contiennent un exemple à imiter ou à fuir. Ainsi on y parle de sa marche sur les flots pour montrer la nécessité de la foi, de sa chute pour prouver la fragilité de l'âme chrétienne, de sa conversion et de son retour pour exciter le pécheur au repentir, par le tableau de la miséricorde divine. Or, S. Isaac, parlant quelque part du lavement des pieds, l'explique d'une façon sur laquelle nous aurions bien quelques réserves à faire.

(1) G. Bickell, *S. Isaaci Antiocheni doctoris syrorum opera omnia*, *Gissæ*, 1873.

(2) Manuscrit du Musée britannique 12172, f. 123, *a*, *b*. Cfr. G. Bickell, *Conspectus rei litterariæ syrorum*, p. 23 et Martin *grammatica chrestomatia et lexicon linguæ syriacæ*, p. 69-70.

Toutefois, il profite de cette occasion pour établir la primauté de S. Pierre sur les autres disciples, et il le fait avec tant de clarté que nous ne pouvons pas nous empêcher de citer le passage suivant : « Comme Jésus lavait les pieds à « ses apôtres, dit Isaac, Pierre, le chef des disciples, s'en- « flamma de colère contre ses compagnons, parce qu'ils « n'avaient pas songé à dire au Christ : « vous ne nous la- « verez point les pieds. » Déjà ses lèvres les déchiraient et, « son orgueil augmentant il se préparait à dire, lorsque vien- « drait son tour, vous ne me laverez point les pieds.—Quand « le Seigneur fut, en effet, arrivé à Simon, celui-ci repoussa « le divin Maître, en lui disant : « Seigneur vous ne me « laverez point les pieds. » Les autres disciples, simples « qu'ils étaient, rougirent de confusion en voyant qu'ils « avaient manqué de discernement. L'intelligence nous a « fait défaut, se disaient-ils ; nous n'avons pas fait comme « Simon ; et ils se sentirent alors pris d'une vive affliction, « tandis que Simon entraîné par l'orgueil se disait : « quant « à moi, j'ai eu assez de présence d'esprit pour arrêter le « Maître, en lui adressant ces paroles : « vous ne me lave- « rez point. » Notre Seigneur regarda, et ses disciples attris- « tés, et Simon qui se gonflait d'orgueil ; mais d'un mot il « rétablit l'égalité et la concorde (1). » Dans une autre homélie, Isaac revient sur le même fait et il place ces mots dans la bouche du Christ : « Il faut qu'il en soit ainsi, Simon, et « que je te lave les pieds, ou bien rends-moi les clefs que je « t'ai données. S'il ne peut en être, comme je le veux, il fau- « dra t'enlever ta puissance. Tu ne peux être mon disciple « qu'à condition de t'en tenir à ce que j'ai dit (2). »

Continuons notre voyage d'exploration à travers les

(1) Manuscrit 14591 du Musée britannique, f. 32, *b. Homélie sur le lavement des pieds.*

(2) *Ibid., Homélie sur le crucifiement*, f. 61, *a*, 2, *b*. 1.

auteurs syriens. Dans un discours sur la Pâque attribué à un personnage du nom de *Kourlouca*, dans lequel il faudrait peut-être voir Cyrillonas (1), on fait parler ainsi Notre Seigneur : « A toi, Simon, les clefs du royaume, à moi la croix « qui est la clef des sépulcres (2). »

Ces fréquentes allusions à S. Pierre montrent mieux que de longs discours combien son souvenir était vivant parmi les chrétiens, et un mot, un titre, une figure suffisent pour remettre sous nos yeux son profil traditionnel. Quand on entend, par exemple, dire à Isaac, que « *le prince des disciples fut envoyé à la princesse des villes* (3), » pour l'évangéliser, comment ne pas voir, dans ce rapprochement d'idées et de mots, un résumé concis de tout ce que l'histoire chrétienne nous enseigne sur le chef des apôtres ? C'est toute la théologie de S. Pierre, toute son histoire, condensée dans une expression. De tels mots en histoire jouent le même rôle qu'une bonne définition en philosophie.

Mais c'en est fait déjà de l'orthodoxie en Orient : nous venons d'entendre ses derniers représentants, car, ainsi que s'exprime S. Isaac, « il s'est levé des hommes qui ont voulu « scruter comment Jésus-Christ est mort, deux racines re- « belles qui ont poussé et monté à l'envers : Nestorius et « Eutychès vont jeter le schisme dans les Eglises et troubler « l'humanité. Après avoir prêté l'ouïe au serpent et bu l'a- « mertume de son fiel, ils reviendront abreuver le monde « de leur perfide doctrine. Le Méchant s'est emparé d'eux « et les a entraînés dans son parti (4). » Désormais le nestorianisme et l'eutychianisme vont diviser et déchirer l'O-

(1) G. Bickell, *Conspectus rei litterariæ syrorum*, p. 7, 21, 34-36.

(2) Manuscrit 14591 du Musée britannique, f. 66, *a*, 2. *Homélie sur la Pâque.*

(3) *Ibid*, p. 27, *a*, 12. *Homélie* sur ces paroles : *Nisi efficiamini sicut parvuli.*

(4) Manuscrit syriaque de Paris, 157. *Homélie sur la foi*, f. 71, *b*.

rient : la paix de l'Eglise sera rompue, et, au milieu des collisions politiques ou religieuses qu'amèneront la fureur des partis, il ne restera bientôt plus que des hérétiques sur le sol de l'Asie. Les Eutychiens sous divers noms, et les Nestoriens groupés sur un même point, se partageront, à peu près, par égales portions, le premier théâtre des combats, et des victoires de l'Eglise.

Déjà, au milieu du v^e siècle, le nestorianisme, qui avait été un instant presque étouffé, a relevé la tête, à la faveur des troubles suscités par l'eutychianisme naissant ; il a trouvé une terre où il vivra à l'abri des attaques de l'Empire et il a commencé à s'y établir. Quant au monophysisme, c'est à peine s'il vient d'éclater, mais tout annonce qu'il demeurera maître du terrain et que, dans quelques années, l'orthodoxie ne comptera plus de défenseurs dans la Syrie chrétienne et au-delà.

Le vi^e siècle aurait pu cependant être bien glorieux pour les églises d'Asie, si, le relâchement de la discipline n'eut préparé les voies au schisme et à l'hérésie. Alors, en effet, l'Arménie venait d'inaugurer brillamment sa vie littéraire et soutenait avec succès la guerre contre les Perses.

Quoique beaucoup occupée à l'intérieur par la nécessité où elle était de défendre, et sa foi, et sa vie nationale, elle ne perdait pas de vue les luttes religieuses du temps ; elle les suivait avec intérêt, y assumait un rôle, et, pour un observateur attentif, il était facile de prévoir qu'un jour ou l'autre elle serait absorbée par le monophysisme. C'est, en effet, ce qui arriva : l'Arménie subit le sort du reste de l'Orient ; et, pendant que la Perse accueillait les partisans de Nestorius, elle devenait, à son tour, le boulevard inexpugnable de l'hérésie monophysite, de cette hérésie, souvent poursuivie, quelquefois persécutée, toujours triomphante.

L'hérésie ne modifia pas, néanmoins, dès lors, d'une manière sensible, les idées communément reçues sur le

chef des apôtres. Mar Narsaï (496), un des premiers et des plus brillants poètes de l'Eglise nestorienne rendit hommage à la primauté de Pierre en termes éloquents. « Simon, dit-il, « prêcha chez les Romains, la foi en un Dieu incarné pour « vivifier l'univers. Le pêcheur de poissons alla pêcher le « *premier* les nations et, jetant ses filets, il prit la mère des « cités ; le *prince* des disciples pêcha la cité du *principat*, « et l'enferma dans les forteresses de la foi. Le *premier né* « qui avait, le *premier*, proclamé, dans le Verbe incarné, le « fils de Dieu, offrit aussi, le *premier*, les prémices de la « conversion des nations. Il plaça sa profession de foi « comme une pierre dans les fondements de l'édifice ; il « édifia et rapprocha les nations divisées, à l'aide des liens « de l'amour. Il cria dans Rome et les temples de l'idolatrie « furent ébranlés ; l'erreur et la fausse religion qu'avait « établies le démon, s'écroulèrent. Le démon trembla à sa « voix, car les serviteurs de Pierre méprisaient le culte des « faux-dieux pour honorer la vérité.. Marc cultiva la semence « que Pierre (Képha) avait semée dans Rome ; il arrosa de ses « paroles douces et vivifiantes les fruits *rationnels* ; il bâtit « sa doctrine sur la profession de foi émise par la Pierre « (Képha) choisie et ne craignit, ni les flots, ni les vents de « l'Erreur (1). »

Malheureusement la plupart des poésies de cet écrivain, célèbre dans sa secte, ne sont pas encore publiés; les manuscrits en sont rares et le fragment que nous venons de citer est du petit nombre de ceux que nous pouvons utiliser pour notre cause. Il y a, dans les lignes qu'on vient de lire, une insistance à répéter le mot *premier*, qui met tout-à-fait en lumière la croyance que les Nestoriens de la Perse eurent, dès l'origine, en la primauté de Pierre, croyance qu'ils

(1) G. Eb. Khayyath, *Syri Orientales seu Chaldæo — Nestoriani et Romanorum pontificum primatus*, *Romæ*, 1870, p. 7.

avaient évidemment reçue de leurs aïeux. Quand Narsaï dit que Pierre plaça dans les fondements de l'Eglise sa profession de foi (Mathieu XVI, 16-18), il ne fait qu'annoncer une idée fréquente chez les Orientaux, et que nous retrouvons chez un de ses contemporains, ennemi acharné de sa secte, nous voulons parler de Philoxène de Mabug, évêque d'Hiéraple, également connu dans l'histoire ecclésiastique sous le monde Xénaïas. Ce Philoxène fut un des plus ardents monophysites de son temps : entre ses mains la plume était une épée et les Nestoriens ont conservé son souvenir avec effroi, pendant de longs siècles.

Dans un de ses discours sur la foi, Xénaïas recommande à son disciple « de la placer dans les fondements « de son édifice, qui, dès lors, dit-il, à quelque hauteur qu'il « s'élève, ne tombera jamais parce qu'il sera soutenu par « cette sublime vertu. C'est en vain que cet édifice sera « battu par les vents et par les flots. *Cette foi*, ajoute-t-il, *Jésus « l'a établie comme fondement par l'intermédiaire de Si- « mon* (1).

Pour Philoxène comme pour les autres auteurs syriens, S. Pierre est le *premier et le prince des disciples* (2), et la raison qu'il en donne est précisément la profession de foi que fit l'apôtre. « Il est évident, dit-il, pour nous tous, « que Jésus appelle *Schou'ᵉò* (*Pierre*) (3) cette foi que con- « fesse Simon : « *Tu es le Christ, fils du Dieu vivant,* » car « c'est à cause de cette foi que Simon mérita d'être appelé « par le Seigneur *Schou'ᵉò*, c'est-à-dire, Pierre (4). » Le fameux Sévère d'Antioche († vers 535) ne s'exprime pas autre-

(1) Manuscrit syriaque de Paris, 34 du supplément, f. 8, *a*, 1. Cfr. Manuscrit 12163 du Musée britannique, f. 16, *b*.

(2) *Ibid.*, f. 30, *b*, 1 et Manuscrit syriaque 14626 du Musée britannique, 70, *a*.

(3) Voir la note insérée plus haut sur ce mot.

(4) Manuscrit syriaque du Musée britannique 14597, 14268, f° 30, *a*, 2.

ment que son contemporain et ami Philoxène : dans une homélie il appelle Pierre *la tête du chœur des apôtres* (1); dans la 82e, qui roule sur les deux drachmes, il dit ouvertement que, Pierre ayant reçu du Christ la primauté, les autres disciples devinrent jaloux de lui (2); ailleurs, il ajoute que la foi confessée par Pierre est le fondement de l'Eglise, etc. (3).

Mais, après S. Ephrem, aucun écrivain syrien de l'époque patristique n'a parlé en termes plus abondants et plus magnifiques de S. Pierre que Jacques de Saroug (451-521). Cet auteur, d'une fécondité rare, d'une orthodoxie depuis longtemps suspecte et douteuse, même après les éloquents plaidoyers d'Assémani (4) et de M. Abbeloos (5), mérite d'être définitivement rangé parmi les Monophysites (6). Ses lettres sont un témoignage clair et irrécusable de ses défaillances dans la foi.

Cependant, quoique attaché à l'eutychianisme et probablement au parti des Acéphales (7), Jacques de Saroug a dit tant de choses sur S. Pierre qu'il faudrait presque un petit volume pour les recueillir. Il est bien rare que, dans ses homélies, il n'y ait pas quelque allusion au prince des apôtres.

Parmi celles qui méritent le plus d'être parcourues, nous citerons son homélie sur le statère que Simon trouva dans la bouche d'un poisson, celle sur la chute des idoles, celle sur la prédication de S. Pierre à Rome, celle sur

(1) Manuscrit syriaque du Musée britannique, f. 44, *b*. 2.

(2) Manuscrit syriaque 12159 du Musée britannique, f° 176, *a*, 2.

(3) *Ibid.*, f. 306, *a*, 1.

(4) J. Assémani. *Bibliotheca Orientalis*, t. I, p. 286 et suiv.

(5) J. B. Abbeloos, *De vita et scriptis S. Jacobi, Batnarum Sarugi in Mesopotamia Episcopi*. Louvain 1867.

(6) Nous aurons occasion, dans un autre travail, d'éclaircir ce point controversé.

(7) Hérétiques monophysites qui n'admettaient pas de chef.

le célèbre texte de S. Mathieu XVI, 16-18, celle sur les paroles de l'Evangile : *Retire-toi Satan*, celles sur la Dédicace, sur l'apôtre S. Thomas, sur S. Paul, sur le reniement de Pierre, et surtout l'homélie ou plutôt le traité sur la Passion. On voit, rien que par cette énumération, tout ce qu'il y aurait à recueillir dans le fécond évêque de Saroug. Ajoutons aussi que ces homélies ont été largement mises à contribution par tous les hymnographes postérieurs, ainsi que nous aurons occasion de le dire bientôt.

Au milieu de tant de richesses nous choisirons trois ou quatre fragments, comme autant de fleurons à ajouter à cette couronne que nous voudrions déposer, avec ces pages, aux pieds du chef des apôtres. Nous n'avons pas besoin d'observer que tous les textes et tous les titres bibliques se pressent sur les lèvres de Jacques de Saroug, quand il aborde ce sujet : « Satan, dit-il, vit Pierre rayonnant d'une beauté et d'une « pureté sans tâche, enrichi de vérité, l'âme débordante de « foi. Il apprit qu'il avait reçu les révélations et qu'en qua- « lité de *fils du mystère* (1) il connaissait le nom du fils. « Portant donc sur Pierre des regards scrutateurs, il vit « qu'il avait reçu du Seigneur les béatitudes, la richesse, « la royauté, les révélations, qu'il avait été nommé, d'un « nom magnifique, *Pierre*, c'est-à-dire *fondement de l'édifice « royal* ; il vit son maître lui livrer les clefs de tous les tré- « sors, afin qu'il commandât désormais en souverain, dans « les hauteurs et dans les abîmes, et il apprit que, d'après « un ordre supérieur, Pierre serait capable de lier et de dé- « lier, même au ciel. Hier, Pierre était pécheur, aujourd'hui « il est devenu roi. Satan, à cette vue, fut dévoré d'envie ; « et, tandis qu'il se tordait les mains de rage, on lui an- « nonça encore que l'Eglise déjà renversée allait être rebâ- « tie, et que, lui, Satan, serait chassé avec la mort... Si je

(1) Ami intime, associé, disciple de Jésus-Christ.

« m'empare du chef, toute la troupe se dispersera, se, dit-il, « si je lie le chef des apôtres, c'en sera fait de l'Evangile ; « mais si Pierre demeure ferme, à la tête des disciples, c'est « ma chûte et celle de la mort, ma bien-aimée compagne, « qui s'en suivra (1). »

Ce n'est pas seulement d'une primauté d'honneur que parle Jacques de Saroug, on le voit, c'est d'une primauté de puissance et de juridiction. C'est pourquoi il place ailleurs ces paroles dans la bouche de S. Thomas, à propos de l'Inde : « C'est par Simon que ce pays aurait dû être évangélisé et « non point par Thomas, par le prince des apôtres et non « point par le plus petit de ses compagnons, car il y a là « des hommes forts et valeureux (2). » De cette idée, de la supériorité que possède Pierre, par son pouvoir et par son influence auprès de Dieu, découlent tous les titres que Jacques de Saroug donne à cet apôtre. Il l'appelle fréquemment le *grand apôtre*, le *majordome*, le *disciple vrai* ou *ferme*, car le mot dont il se sert peut signifier les deux, etc.

« Tu es *Pierre* (*Képha*), dit ailleurs Jacques de Saroug « cherchant à définir le rôle du grand apôtre, tu es *Pierre*, « c'est-à-dire, le fondement de la grande maison que je vais « construire ; c'est sur toi que je bâtirai mon Eglise. Fon- « dement solide, tu supporteras, sans ployer, le poids de « l'édifice, et, parce que tu es *ferme*, je te placerai le pre- « mier. Tu serviras de fondement au temple de la lumière « que je vais m'ériger et c'est sur toi que je disposerai les « assises de la Fille du jour. Je me suis fiancé une épouse « et je me prépare un grand festin ; jouis le premier de la « joie qu'on y goûtera, parce que tu es fidèle. Je te remettrai « ma puissance sur la Fille de la lumière, car c'est sur toi

(1) Manuscrit syriaque de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford, Pococke, 404, f. 389, *b*, 390.

(2) *Ibid.*, p. 312, *b*, 2.

« que je la bâtirai, parce que ta foi, qui lui servira de fonde-
« ment, est au-dessus de toute discussion. Ta foi est une
« pierre et c'est pourquoi tu es Pierre ; et c'est sur toi que
« je bâtirai l'Eglise, parce que tu es supérieur à tous les
« doutes (1). » L'auteur continue longtemps en insistant toujours sur la même idée ; il faudrait parcourir toutes ces pages, inconnues jusqu'à ce jour, pour recueillir, un à un, les traits qui font, de la personne de Pierre, la plus grande figure de la pléiade que le christianisme naissant vit rayonner autour de son berceau ! Quelle grandeur ! Quelle puissance ! et que tous les autres apôtres, même S. Paul et S. Jean, paraissent petits à côté de S. Pierre ! On sent qu'une immense distance les sépare et les écrivains de l'Orient ne sont ici que les traducteurs fidèles du sentiment traditionnel que nous retrouvons partout. Au milieu de tant d'autres fragments que nous avons sous les yeux, en écrivant ces lignes, qu'on nous permette de citer encore un passage de l'illustre écrivain, que ses contemporains et ses successeurs nommèrent, à cause de sa science, « *le docteur*, » et même le « *docteur universel.* » Ce sera la dernière page que nous lui emprunterons pour le moment. Elle est tirée d'une homélie sur le reniement : « Il fallait, dit Jacques de Saroug, il fal-
« lait que l'Eglise apprit de Simon quelle est la porte par
« laquelle les pénitents peuvent rentrer. Qui pourrait bâtir
« une maison sans fondement ? Simon doit donc être le pre-
« mier en toute chose ; il faut que tout homme lui ressem-
« ble, quand il veut faire partie des assises de l'Eglise.
« Pierre est le chef des élus et des chrétiens solides ; il est
« aussi le chef de ceux qui se convertissent. Quoique parfait
« parmi les apôtres, son histoire se mêle à celle des pé-
« cheurs, afin que tous les ordres de l'Eglise lui ressem-
« blent. Il y a dans lui, à la fois, un modèle pour les justes et

(1) Manuscrit syriaque d'Oxford. Pock. 404, f. 288, a.

« un modèle pour les pécheurs, et c'est pourquoi tout le monde « peut voir en lui un miroir également destiné aux parfaits et « à ceux qui se convertissent. C'est sur lui que tous les mem- « bres de l'Eglise doivent modeler leurs ornements. Pierre « fut parfait dans sa profession de foi et plus parfait encore « dans son reniement ; il est parfait quand il prêche et plus « parfait quand il se convertit. Il prêche quand il renie, « mais, quand il fait sa confession, sa voix ressemble à un « tonnerre. Le premier, il a confessé Jésus, en disant de qui « il était le fils ; le premier encore il a avoué ne pas le con- « naître. Il est toujours le chef, même dans sa conversion, « et l'Eglise est bâtie sur lui dans toute son étendue ; le fils « de l'artisan, qui en a jeté les bases, est plein de sagesse ; « il a bien fait de construire l'Eglise sur Simon, dès le « commencement. L'Eglise se glorifie de la conversion de « Pierre, parce qu'elle y voit un moyen d'enseigner utile- « ment les foules. Si une courtisane ou un voleur voulaient se « convertir et rentrer, qui leur ouvrirait la porte ? — L'Eglise « a donc été bâtie sur un apostat, afin que toutes ses assises « s'harmonisent aisément. Qui aurait osé se placer sur S. « Jean, que le péché ne fit jamais défaillir ? — Qui aurait osé « se comparer à lui sans effroi ? — Regarde plutôt, pécheur, « regarde Simon ; il comblera tes espérances, en te mon- « trant qu'après avoir apostasié il s'est converti sans être « repoussé par son maître. En le contemplant, tu appren- « dras que la pénitence peut te conduire au sommet de la « perfection. Il est redevenu le premier, après avoir péché, « parce qu'il s'est converti sincèrement. Il n'est pas des- « cendu au second ou au troisième rang ; il est remonté par « ses larmes et il n'a point changé de place. Il porte tou- « jours en ses mains les clefs, l'honneur, le pouvoir. Après « être tombé par l'apostasie, il a reconquis sa place par « ses larmes, et il redonne l'espérance à quiconque se con- « vertit. Tous les divers ordres de l'Eglise s'appuient sur lui.

« Il touche également à la grandeur et à l'humilité : personne « ne lui est supérieur en perfection et personne parmi les « pécheurs n'est descendu plus bas que lui, puisqu'il « a été renégat. Quand il fit sa profession de foi, il « monta jusqu'au Père ; quand il jura ne pas connaître le « Fils, il descendit dans les abîmes de l'apostasie ; mais, « par sa conversion, il remonta jusqu'à la perfection. Un « jour il s'entendit dire par le Seigneur : « *Tu es Pierre,* » « un autre jour : « *Tu es Satan.* » Un jour la mer le porta « quoiqu'il fut pierre, mais, bientôt après, le gouffre l'englou- « tit parce qu'il perdit la foi. En lui, on trouve tous les de- « grés, les degrés élevés et les degrés les plus humbles, afin « que tout dans l'Eglise soit disposé sur lui. Les plus parfaits « dans le monde n'atteindront jamais sa grandeur, et ce- « pendant les pécheurs pénitents sont en lui. En lui, il y a « place pour le voleur et pour la courtisane, pour les justes et « pour les pécheurs, tout ensemble. Il est le fondement sur « lequel s'étendent toutes les assises et la maison toute en- « tière doit être couronnée par lui (1). »

Jacques de Saroug clôt l'époque patristique de sa littérature syrienne, par de nombreuses productions où l'on retrouve une étonnante facilité, mais moins de variété, moins de souffle, moins de profondeur et d'élévation que dans S. Ephrem. C'est le dernier père et le dernier écrivain original qui figure dans cette langue. Désormais, parmi les Nestoriens et les Monophysites, ce seront d'autres branches de la littérature qui seront cultivées ; mais quoique tombée un peu en décadence au VIe siècle, la langue syrienne verra plus tard refleurir de beaux jours.

En dehors des auteurs qu'on vient de citer il en est encore quelques autres qui sont connus de noms, mais leurs ouvrages demeurent tout-à-fait inaccessibles aux Européens.

(1) Manuscrit syriaque de Paris. 112, f. 309, *a*, 1, f° 309, *b*, 2. Cfr. Manuscrit syriaque du Musée britannique, 12165, f. 275, *a*, 1 et suiv. et manuscrit syriaque d'Oxford, Pock. 404, f° 259 et suiv.

En Arménie, l'âge d'or est déjà commencé depuis deux siècles, mais il a produit, en fait d'ouvrages patristiques, peu de traités originaux et les quelques homélies qu'on attribue à S. Isaac le Parthe († 441), à Moyse de Khorène († 460?), à Eznigh de Golp († 480), etc., et aux autres auteurs du v^e ou du vi^e siècle, sont peu connues ou même impubliées. La littérature arménienne a cependant été brillante au v^e siècle, mais par d'autres œuvres et dans un autre sens. C'est surtout en histoire qu'éclate son mérite.

S. Grégoire l'illuminateur, dans les homélies qu'on lui attribue déclare que, Dieu fit, de son apôtre, la « pierre « de la fermeté de toute l'Eglise, » et, lui-même, conformant sa conduite à sa croyance, alla, rapporte l'histoire, rendre hommage au chef suprême des chrétiens, dans la ville de Rome. On cite, à ce propos, un *Acte d'alliance* conclu entre lui et S. Sylvestre, acte qui, peut-être, ne remonte pas jusqu'à eux, mais qui, du moins, est trop ancien et trop célèbre dans l'Eglise arménienne, pour n'avoir pas le droit d'être considéré comme un témoin fidèle de la croyance qu'on eut toujours, en Arménie, en la primauté de S. Pierre. On y proclame que l'autorité de Pierre, « *délégué de Dieu,* » « *s'é-* « *tend de l'Orient à l'Occident,* » et on y reconnaît le « *Pape* « *comme son successeur.* » C'est pourquoi on fait parler S. Sylvestre de la manière suivante : « Au nom de la très-sainte « Trinité, nous bénissons Grégoire, en plaçant sur sa tête « vénérable la main droite du divin apôtre Pierre et le linceul « sacré de Jésus-Christ ; nous le constituons, lui et ses suc- « cesseurs, suprême patriarche de tous les Arméniens..... « *D'après notre autorité suprême, nous conférons au Pontife* « *des Arméniens le pouvoir de lier et de délier sur la terre* « *et au ciel* (1). »

(1) *L'Univers pittoresque. Arménie*, p. 39-40, en note.

## IV

Pendant que les Pères écrivaient leurs homélies pour l'édification des âmes confiées à leurs soins ; pendant qu'ils affirmaient ainsi, par leur parole, la foi de leur église, d'autres auteurs ou eux-mêmes accomplissaient une œuvre plus étendue et plus importante, une œuvre qui témoigne mieux, à elle seule de leur croyance. C'est alors, en effet, que les offices ecclésiastiques atteignirent leur forme complète, telle qu'elle nous est parvenue depuis. Dès les premiers jours du christianisme, il y eut sans doute un culte, des prières, des actes publics au moyen desquels se manifesta le sentiment religieux, mais ce n'est guère qu'à partir du IVe siècle que l'office ecclésiastique se constitua définitivement.

On retrouve alors les traces d'un travail qui s'opère sur l'ensemble et on constate l'existence de ces écrivains obscurs, ignorés, oubliés pour la plupart aujourd'hui, mais dont les labeurs ont fourni à l'Eglise le plus précieux de tous ses livres, celui de la prière. L'*Hymnographie syrienne* fleurit pendant des siècles, surtout du IVe au Xe. Chez les Arméniens, l'*Hymnographie* commence au Ve, mais elle vit plus longtemps que sa voisine et enfante encore quelques productions à une époque plus rapprochée de la nôtre.

Dans les questions qui touchent, de près ou de loin, aux croyances religieuses d'un peuple, le volume qu'on appelle communément le bréviaire a une très grande importance et mérite d'être consulté avec une attention scrupuleuse, puisqu'il contient la formule la plus authentique du dogme et de la morale. Passant continuellement sous les yeux du sacerdoce, les plus petites erreurs ne pourraient y demeurer inaperçues et ne tarderaient pas à en être expulsées. C'est donc là dedans qu'il faut voir l'expression authentique des opinions et des sentiments généralement reçus; car ce qui se rapproche des théories personnelles en a été, toujours et partout, soigneusement banni. S'il est un livre qu'on puisse appeler, sous tous les rapports, le livre de l'Eglise, c'est celui-là. Le bréviaire, et par là nous entendons l'ensemble des livres qui font plus ou moins partie de l'office ecclésiastique, le bréviaire est donc une des meilleures sources d'information.

Mais, outre cette valeur qui ressort de sa nature et de son usage, l'office ecclésiastique en a une autre dépendant de l'antiquité des pièces qu'il contient et des auteurs dont ces pièces émanent. Pour le fond, la plupart du temps, les offices particuliers remontent à l'antiquité la plus reculée et telles prières, qui se récitent aujourd'hui, sont dues peut-être aux apôtres. D'autres, au contraire, sont évidemment modernes, puisque le bréviaire, comme un bâtiment inachevé, contient toujours quelques feuillets inoccupés en guise de pierres d'attente. Croissant et variant sans cesse par des suppressions et des additions, l'office a donc son histoire, et cette histoire, toute minutieuse qu'elle semble, a bien son importance; car il n'est pas indifférent de savoir à quelle époque telle pièce a été insérée dans la prière publique. C'est même de cette détermination que dépend le plus souvent la valeur d'une formule dans la controverse.

Mais que de difficultés attendent ici la critique! Com-

ment renouer des anneaux dont les intermédiaires ont été souvent perdus, ou même détruits à dessein, comme on détruit l'édition d'un livre quand il en a paru une de meilleure ? Qu'est-ce qui est antique ? Qu'est-ce qui est moderne ? Où est le certain ? Où gît le douteux ? C'est ici que la critique, l'histoire, la comparaison des manuscrits de diverses époques doivent prêter à l'étude toutes leurs ressources.

Ce n'est pas évidemment dans quelques pages que nous pourrions élucider d'aussi grosses questions que celles que nous venons de soulever en bloc : mille difficultés de détail viendraient entraver notre marche. Qu'on nous permette alors de signaler simplement quelques divisions, de fournir quelques dates, de donner quelques aperçus généraux, de citer quelques noms, etc., afin que le lecteur puisse suivre et comprendre ce que nous aurons à dire. Ces quelques observations générales lui serviront de jalons et de points de repère.

L'office Arménien représente assez bien l'office grec tel qu'il existait vers le milieu du v^e siècle, à quelques variantes près, qui sont survenues des deux côtés et ont rompu l'harmonie primitive. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? — Les auteurs arméniens qui le composèrent, saint Mesrob, Ezniglh de Golph, Gorioun, etc., furent élevés à Constantinople, à Athènes, à Alexandrie, et passèrent presque toute leur vie à traduire des auteurs grecs. Ils devaient être tout naturellement imprégnés des idées qui avaient cours dans ces grandes églises ; et, de retour dans leur patrie, ils durent importer parmi leurs coreligionnaires les coutumes, les rites, les formules qu'ils avaient observées ailleurs. Leur admiration et leur reconnaissance se traduisirent par le calque et l'imitation. De là vient aussi que les livres d'office ont presque les mêmes noms chez les Arméniens et chez les Grecs.

Les Nestoriens établis dans la Perse ont une forme de

prière qui se rattache également à l'office grec, mais qui représente une époque plus ancienne. Les lignes générales semblent être les mêmes; seulement les détails sont si différents qu'on est forcé de reporter à un temps antérieur, peut-être au IVe siècle, le moment de la séparation. Les livres de l'église nestorienne ont, du reste, une physionomie toute particulière, et ce qui augmente leur valeur critique, c'est que leur dernier remaniement général date de la première moitié du VIIe siècle. Un dernier trait caractéristique de ces offices, c'est leur unité. Les diverses fractions de l'église nestorienne n'ont jamais connu ces variétés de formule que nous voyons dans les églises d'Occident et même dans des églises orientales très-voisines d'elles, comme dans l'Eglise monophysite d'Antioche.

Rien de plus varié, en effet, que les formules de la prière ecclésiastique chez les Jacobites. Les manuscrits conservent encore une immense quantité d'offices appartenant aux diverses églises qui composaient l'agglomération des chrétiens de cette secte, et l'histoire nous donne l'explication de ces variétés.

Il est probable, en effet, qu'il y avait primitivement des offices communs à tous les chrétiens de la Syrie, et on pourrait même supposer que le nestorianisme nous a conservé la forme qui s'en rapproche le plus. Cette unité dans la prière publique dura tant que l'hérésie et le schisme ne furent point venus rompre le faisceau que formaient les cœurs sous la direction d'une foi absolument identique. Au Ve siècle, l'hérésie nestorienne brisa cette union, et rompit en plusieurs tronçons l'aglomération formée par les chrétientés orientales. Aussi avant la fin du même siècle, ces chrétientés s'organisaient déjà en communautés indépendantes ayant leurs lois, leurs coutumes, leur autonomie. L'unité dans la prière publique subsista cependant encore quelque temps, parce que le nestorianisme ne forma pas, dès le principe, un tout

assez compacte pour se constituer immédiatement sur les bases d'une indépendance absolue. S'il parvint même à s'emparer de l'église persane, il le dût à la politique jalouse des Sassanides, et, encore plus peut-être aux nouvelles dissensions religieuses qui surgirent peu après sa naissance. Il est permis de croire, en effet, que si l'eutychianisme n'était pas apparu au moment où les controverses nestoriennes commençaient à s'assoupir, le nestorianisme aurait complètement disparu au bout de peu d'années. L'Église persane eût été conservée à l'orthodoxie, et peut-être les destinées de l'Asie auraient-elles été tout autres que ce qu'elles sont devenues en réalité.

Moins de vingt ans après la condamnation de Nestorius au Concile d'Ephèse, le monophysisme s'interposa, entre les sectateurs du nestorianisme et les chrétiens orthodoxes, comme un tampon entre deux corps en mouvement, empêchant toute collision, mais s'opposant aussi, par la haine dont il les poursuivait tous les deux, à tout rapprochement. De là vint, par une conséquence presque fatale, la constitution de toutes les fractions dispersées des sectaires nestoriens en un seul corps d'Église, qui eut son siège principal à Séleucie-Ctésiphon, en Perse, et emporta avec lui l'antique formule d'office conservée jusqu'à nos jours dans sa primitive unité.

Par esprit de haine et de réaction, le monophysisme se détacha, d'une part des Grecs, et, de l'autre, des Nestoriens; il se constitua en Eglise et se fit, lui aussi, une liturgie ayant sa forme particulière, forme qui s'éloigne également des deux formes voisines, de la forme grecque et de la forme nestorienne. Cependant, comme il s'opéra à diverses époques des rapprochements entre les Grecs et les Syriens, sous le couvert de l'eutychianisme, on trouve aussi chez les Jacobites des offices qui ont de véritables analogies avec les offices grecs, sans être de simples traductions, comme cela a lieu pour les offices melchites, qui ne présentent absolument rien d'original.

Voilà comment il faut expliquer, suivant nous, la diversité des livres liturgiques parmi des peuples qui ne connaissaient probablement, dès le principe, qu'une seule et même formule de prière. Il est donc vraisemblable que, dès la fin du VII^e siècle, il y avait chez les chrétiens orientaux, dont la langue syriaque était la langue liturgique, quatre rédactions diverses : 1° la rédaction nestorienne, ou l'office syrien primitif ; 2° l'office syrien melchite traduit sur le grec ; 3° l'office jacobite, se rapprochant un peu du grec ; 4° l'office syrien proprement dit.

Nous ne parlons pas de l'office des Maronites, parce qu'il n'est qu'une variété du dernier.

En effet, à mesure qu'on s'éloigna de l'origine de la controverse monophysite, la secte jacobite se fractionna en rameaux innombrables, qui constituèrent, dans une seule hérésie principale, plusieurs hérésies secondaires. A la longue, chacune de ces dernières se créa une constitution à part, et de là naquirent ces innombrables offices que nous présentent les manuscrits, offices dont les croisements multiples, variant à l'infini, forment un réseau tellement compliqué que l'esprit le plus clairvoyant a de la peine à s'y reconnaître.

Tous cependant ont des points de contact nombreux, car tous dérivent des mêmes sources, nous voulons dire de ces *Hymnographes*, inconnus pour la plupart, qui, au III^e et au IV^e siècle, dépensèrent leur vie dans une extase continue, chantant le Christ, l'Eglise, les saints, leurs combats, leurs victoires et leur couronnement. S. Ephrem († 373), Mar Balaï († 400 ?), les Koukites (vers 400), les Isaac (V^e siècle), parmi les orthodoxes ; Jacques de Saroug (451-520) parmi les syriens monophysites ; Mar Narsaï († 496), Babaï, Bar-Tsauma (V^e siècle), etc., parmi les Nestoriens, sont les plus connus de tous ces faiseurs d'odes religieuses. Souvent même, les offices ne sont que des coupures pratiquées dans les compositions rhythmées de S. Ephrem, de Jacques de Saroug et

des autres hymnologues ; et c'est là ce qui explique un fait qui frappe aussitôt qu'on ouvre les manuscrits des v^e, vi^e, vii^e et viii^e siècles : les marges sont fréquemment couvertes de petits signets indiquant le commencement et la fin du passage que l'hymnographe voulait extraire. Une fois, en effet, qu'il avait trouvé les morceaux dont il avait besoin pour composer la série de prières exigée ou comportée par l'office projeté, il plaçait chaque morceau sous un titre, correspondant exactement à l'ἦχος des Grecs, et qui devait en indiquer, à la fois, et le chant, et la mesure poétique. Aussi, en parcourant les vieux manuscrits, nous est-il arrivé souvent de découvrir, dans les œuvres de saint Éphrem ou de Jacques de Saroug, des strophes et des odes que nous avions rencontrées maintes fois ailleurs. Il paraît même vraisemblable que, dès le principe, tout le travail des hymnologues se borna à un choix de morceaux : travail relativement facile, quand on songe qu'ils avaient sous la main les homélies des Pères sur les fêtes pour lesquelles il fallait un office. Tel office n'est quelquefois qu'une homélie de Jacques de Saroug, divisée de manière à former une série d'odes régulières.

D'autres fois, surtout à une époque postérieure, les hymnologues bornèrent leur travail à composer un seul office en en fondant plusieurs ensemble, en faisant des coupures, en se permettant des additions, en supprimant ici une ode, là une strophe, et suppléant le tout d'une manière arbitraire. Comment se retrouver dans un pareil labyrinthe ? Quels moyens d'arriver à reconstituer l'œuvre primitive ? — On conçoit aisément que des tentatives de ce genre sont toujours extrêmement difficiles ; souvent même, les éditions premières ou intermédiaires s'étant perdues, une telle reconstitution devient absolument impossible.

Ces explications étaient nécessaires pour qu'on comprenne bien la portée des documents qui vont suivre, et il ne serait peut-être pas inutile de nous étendre encore, si le temps et l'espace nous le permettaient.

## V

La fête de saint Pierre et de saint Paul était célébrée, avant le IVe siècle, en Orient, puisqu'elle est déjà mentionnée dans un martyrologe oriental de l'an 411, le plus ancien de tous les martyrologes qu'on connaisse (1). Comment l'était-elle? C'est ce qu'il serait difficile de dire, parce qu'on ne peut pas distinguer dans les offices du Ve et du VIe siècles ce qui remonte à l'époque la plus reculée. Seulement le fait de la célébration est certain et c'est probablement pour cette fête qu'étaient composées certaines odes que nous trouvons dans les anciens manuscrits, par exemple la suivante, qu'on nous permettra de citer en entier comme spécimen (2).

« Bienheureux es-tu, ô Simon, tête des disciples, parce « que le fils de Dieu t'a béatifié et constitué le maître de son « trésor ! Il t'a remis les clefs du royaume, t'a donné tout « pouvoir sur les trésors célestes, et, par son amour, t'a in- « troduit dans la maison de son père. Tu es devenu le com- « pagnon et presque l'égal de Celui qui aime les hommes. »

(1) W. Wright, *Journal of sacred literature*, octobre 1865 et janvier 1866.

(2) Elle a pour titre : *Madrocho* sur Simon-Képha. Ἔιρμος : *Bienheureux es-tu, ô Ephrat, etc.* — Refrain : *Louanges à Celui qui t'a élu ! Louanges à Celui qui t'a élu !* — L'Εἱρμος placé en tête de ce *Madrocho* sert de première strophe à une des hymnes composées par S. Ephrem sur l'Epiphanie. (*Manuscrit syriaque du Musée britannique*, 17141, f°, 2, a.) — La première strophe de cette ode se trouve dans un office avec ce titre : *Madrocho du 2e nocturne*, sur l'Εἱρμος : *Bienheureuse es-tu, ô Eglise !* — Refrain : *Bienheureux Celui qui t'a élu, ô Simon !* — La seconde strophe, qui est la dernière dans cette hymne, est différente. La voici : « Bienheureux es-tu, toi « qui a servi de tête et de langue au corps de tes frères, au corps qui se « compose des disciples et auquel les fils de Zébédé ont servi d'yeux. « Bienheureux ceux qui ont demandé des trônes à leur Maître, parce « qu'ils avaient vu celui qui avait été donné à Pierre ! (*Manuscrit syriaque* 12147, *du Musée britannique*, f. 333, *b.* 2.) Cette seconde strophe est attribuée ailleurs à Jacques de Saroug.

« Bienheureux es-tu, par ce que le fils de Dieu t'a choisi « et placé à la tête de ses disciples ! Il t'a donné la vie et « confié la puissance de lier et de délier divinement. Tu te « tiens sur la porte de son trésor et tu distribues ses riches- « ses spirituelles. Il t'a fait grand en toutes choses sur la « terre et il a étendu ta puissance jusqu'au ciel. »

« Bienheureux es-tu, ô Simon, parce que le père t'a ré- « vélé le mystère du fils et parce que tu as pu l'appeler par son « nom, conformément à ce que tu avais appris ! La lumière « t'est venue par révélation, et, rejetant une partie des « noms que les juifs lui donnaient, tu as proclamé que « le fils est descendu sur la terre pour notre salut. »

« Bienheureux es-tu, ô Simon, car, au lieu de pêcher des « poissons, tu pêches les hommes pour la vie ! Ton filet, c'est « la foi, c'est le corps immolé sur la croix pour servir de nour- « riture. Toutes les nations ont été réunies dans ce filet du « fils de Dieu, que tu portais. Bienheureux es-tu, ô disciple, « car tu es grand et beau ! »

« Bienheureux es-tu, ô Céphas ! Le fils de Dieu t'a placé « dans *les fondements de l'Église, pour que tu portes le poids* « *de toute la création, comme il porte lui-même le poids de* « *tout le monde* ; ta foi doit faire disparaître les rixes et les « scandales des scribes. L'épouse t'a entendu et elle confesse « avec toi que Jésus est le fils de Dieu.

« Bienheureux es-tu, car tu es capable de soutenir et de sti- « muler toute espèce de personnes, et les justes et les pé- « cheurs : tu appartiens aux élus comme un vaillant héros et « aux pécheurs comme un illustre renégat. Tu peux te faire « l'ami de celui qui tombe, toi qui as montré comment la « pénitence relève celui qui est tombé.

« Bienheureux es-tu, car Jésus t'a appelé pour que tu « allasses à lui sur la mer, à travers les flots. Il te sauva, « lorsque tu courus, par amour, au-devant de lui, dans une « voie que tu n'avais jamais foulée. Tu quittas joyeusement

« ta barque pour courir au-devant de ton maître, en enten-
« dant la voix qui paît les brebis, et tu t'engageas dans le
« chemin qui ne connaît pas de commencement.

« Bienheureux es-tu, Simon, toi qui, méprisant les flots,
« volas, par amour, à travers les eaux, au-devant de ton
« maître. Les flots te portèrent envie et s'entrouvrant ils
« t'auraient englouti, si tu n'avais appelé ton maître à ton
« secours et si lui ne t'avait tendu une main secourable.

« Bienheureux es-tu, Simon ! sur toi est bâtie l'Eglise, la
« resplendissante épouse de la lumière, que les portes de
« l'enfer ne sauraient vaincre, suivant ce que lui a promis
« le fils de Dieu. Elle porte haut la tête sur ses remparts ;
« elle méprise la mort, car elle a la croix invincible pour
« triompher du Scheol.

« Bienheureux es-tu, parce que le fils de Dieu t'a choisi
« et fait pasteur de son troupeau ! Il t'a demandé si tu l'ai-
« mais, pour que tu paisses son troupeau avec soin. Tu l'as
« fait paître et engraisser, et ta fermeté a sauvé l'Eglise.
« Bienheureux es-tu, apôtre, pasteur et disciple ! (1).

Cette hymne, que nous croyons pouvoir attribuer à S. Ephrem, donne une idée de ce qu'était déjà le culte de l'apôtre S. Pierre, au milieu du IVe siècle, et les deux hymnes, qui, dans le manuscrit, accompagnent celle qu'on vient de lire, montrent toute la distance que les chrétiens d'alors plaçaient entre Pierre et Paul. On trouve au reste dans les œuvres de S. Ephrem une poésie sur le *Reniement* (2), dans le genre de celles que nous présentent certains manuscrits, au vendredi saint, sous le nom de *Soughita*. Par les passages qu'on a déjà lus plus haut, on voit que les pères, en trai-

(1) Manuscrit syriaque 17141 du Musée britannique, *f.* 83, *b*, — 84, *a*.

(2) S. Ephræmi *Opera syro-latina*, t. III, 434, *paræneseis XIV*, 5e strophe : « Il m'avait placé à la tête de mes compagnons, il m'avait donné les clefs « du royaume des cieux pour que j'ouvrisse, pour que je lisse et que je « délisse, et, malgré tout cela, je l'ai renié. »

tant de la passion, s'étendaient, en général, longuement sur cette circonstance, et on rencontre, en effet, dans tous les livres d'offices monophysites syriens, au vendredi saint, une série de pièces plus ou moins intéressantes sur ce sujet. Nous ne serions même pas éloigné de croire que c'est par là que commença à s'organiser le culte public du grand apôtre.

Habituellement ces hymnes, ou série d'hymnes, sont attribuées à S. Ephrem, à Jacques de Sarong et à Mar Balaï. Au moyen des manuscrits anciens on arrive, en effet, à reconstituer plusieurs séries distinctes et à les restituer à leurs auteurs véritables. Elles portent quelquefois leur nom. Mais, à une époque postérieure, les hymnographes ont supprimé les noms ou titres anciens, en ont substitué d'autres à la place, et fondant ensemble, par des coupures arbitraires, les séries primitives, ont donné à l'office une forme nouvelle, qui fait qu'il ne peut plus être attribué nommément à personne.

Qu'on nous permette de citer ici quelques-unes de ces strophes sur le reniement de S. Pierre, (1) empruntées aux poésies de S. Ephrem.

(1) Cette *Soughitha* se trouve dans le manuscrit syriaque 51 de Paris, f° 20, *a*, 1. Les premiers mots : « *Frères, j'ai regardé dans les livres* » servent d'Ἐίμως pour un autre chant, *ibid.*, f° 20, *a*, 1. — Le manuscrit 47 de Paris f° 352, *a*, 2 et suivants, omet régulièrement une strophe sur deux. — On trouve encore cette *Soughita* dans les manuscrits de Londres avec des variantes, par exemple, dans les manuscrits 12147, f° 264, *a* ; 14501, f° 140, *b* ; 14503, f° 120 ; 14506, f° 211, *b* ; 17190, f° 96, *a* ; etc. Dans le manuscrit 14520, f° 87, *a*, qui est du VI^e siècle, il est dit expressément que cette poésie a été composée par saint Ephrem, et tout confirme cette assertion du copiste. L'*Ounitha* ou refrain, omis dans les autres manuscrits, est ainsi conçu : « *Accorde, Seigneur, le repentir aux pécheurs qui ont cru en toi.* » Il n'y a pas d'Ἐίμως; mais dans les manuscrits de Paris, on y trouve celui-ci, qui est très connu chez les Syriens et chez les Maronites : « *O Christ, garde ton Eglise.* » — Autre observation qui montre la prodigieuse diversité des manuscrits.—Dans les manuscrits 14506, f° 212, *b* et 14520, 83, *b*, cette *Soughita* est précédée par celles qui suivent ici, mais celles-ci commencent par sa dernière strophe.

« Frères, dit le pieux hymnographe, j'ai ouvert les livres « et j'ai été rempli d'étonnement. Lorsque Notre Sauveur « souffrit, Céphas pleurait amèrement, d'abord parce que « son maître était crucifié, ensuite parce qu'il l'avait renié. « Il pleurait amèrement et il disait : J'ai perdu ma peine, « puisque je l'ai renié.

« Malheur, malheur à moi, criait-il sur le seuil de « la maison de Caïphe, malheur à moi qui suis devenu « étranger au fils, en le reniant ! Il m'avait nommé *Pierre*, « je suis devenu *sable* ; il ne voudra plus bâtir sur moi son « église, parce que je me suis renversé moi-même.

« Il m'avait proclamé bienheureux, parce que j'avais eu le « courage de proclamer ce que son Père m'avait appris, en « disant : *Tu es le Christ, fils du Dieu béni.* » Le Fils m'avait enseigné à prier son Père, mais le Père ne me recevra plus sans le Fils. J'ai donc péri éternellement (1).

L'hymnographe continue longtemps encore, racontant toutes les principales scènes de la vie de Pierre, et il termine par cette strophe :

« Mes paupières, s'écrie Pierre, ne cesseront de verser « des larmes : je n'étais pas jeune et cependant le Christ « m'avait choisi. Honte à ma vieillesse, puisque, par mes « fautes, je suis devenu semblable à de jeunes libertins ! Je « suis tombé, et me voilà désormais objet de dérision pour « des enfants (2).

(1) Manuscrit syriaque de Paris 51, f° 20.

(2) Pour donner une idée des changements qui ont été introduits successivement dans les offices, voici cette dernière strophe telle qu'on la lit, en tête d'une hymne sur le même sujet et sous cet *Εἴρμος* : *Malheur à moi qui l'ai renié, car il me renïera* ! : « Mes paupières ne cesseront de verser des « torrents de larmes, car je ne suis plus jeune, moi qui ai renié Celui qui « m'avait choisi. C'est une honte pour ma vieillesse de s'être laissée aveu- « gler, en dormant comme les jeunes gens. Je suis tombé dans le feu et « devenu une fable pour les enfants. » (*Manuscrit syriaque du Musée britannique* 14506, f° 211, *b*, et 14520, f° 83.)

S. Ephrem donna une vive impulsion à tout ce qui touchait au culte ou aux cérémonies de l'Eglise, et son biographe, nous racontant les efforts qu'il fit pour détourner la jeunesse d'Edesse des danses et des amusements profanes, nous le dépeint formant des chœurs, enseignant des cantiques, dirigeant lui-même le chant et captivant tous les fidèles par le charme insinuant de sa douce piété. C'est aussi à partir du milieu du IVe siècle, que le culte ecclésiastique prit partout, dans l'Eglise syrienne, de l'extension et de la solennité. Tous les documents historiques ou liturgiques sont parfaitement d'accord sur ce point : le commencement du Ve siècle semble avoir été la période la plus féconde de l'hymnographie orientale (1).

Il nous faudrait pénétrer dans cette création, poétique et religieuse tout ensemble, pour voir la place à part que le *grand apôtre* Pierre, comme l'appellent les hymnologues, occupe dans le culte, et par suite dans les croyances des fidèles orientaux. Il nous faudrait parcourir, en particulier, les offices de la semaine sainte, de la Pentecôte, de la Transfiguration, de la Dédicace, où son nom et son souvenir ne manquent jamais de se présenter à l'hymnographe et sont toujours accueillis avec ces éloges qui montrent l'idée qu'on avait de sa grandeur et de sa situation dans l'Eglise de Jésus-Christ. C'est là que cette figure grandit, s'élève et finit par paraître plus qu'humaine. Mais que faut-il glaner dans la moisson qui s'étend devant nous ? Quelles gerbes faut-il recueillir ?

(1) Il est probable que les auteurs de ces *Sough'iotho* sur le reniement les écrivaient sans les distinguer les unes des autres, et que ce sont les hymnographes postérieurs qui les ont divisées en plusieurs, en intercalant des *Εἴρμοι*. C'est là ce qui nous explique les variantes que nous trouvons dans les manuscrits. On pourrait peut-être comparer la *Soughita* au Κονδάκιον des Grecs.

(2) J. S. Assémani, *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana*, t. I, 47-48, 166. Cfr. Sozomène, *Hist. eccl.*, lib. III, 16 ; Théodoret, *Historia eccl.*, lib. IV, 29.

Notre embarras est grand ! nous choisirons quelques traits, nous cueillerons quelques épis, nous prendrons quelques échantillons, plutôt pour donner une idée de la mine qu'on pourrait exploiter qu'avec le dessein d'épuiser le sujet. Les noms les plus sublimes, les comparaisons les plus gracieuses, les images les plus significatives reviennent sans cesse sur les lèvres des poètes de l'orient chrétien, pour exprimer la dignité glorieuse à laquelle a été élevé l'apôtre Pierre.

Ils développent fréquemment le parallèle si connu entre Moyse et Pierre. « Nous célébrons, dit un de ces hymnographes, nous célébrons la mémoire de Moyse, source « principale de la prophétie ; de Simon, chef des apôtres ; de « Paul, architecte (de l'Eglise), qui nous a dit dans son « épître aux Romains, de participer aux commémoraisons « des justes qui ont aimé Dieu de tout leur cœur. En ce « jour de leur commémoraison, venez et crions tous : Gloire « à vous, Seigneur ! Alleluia ! Que leur prière nous soit en « aide !

« Moyse était le chef de l'Ancien Testament, et Simon « l'est du Nouveau. Tous les deux se ressemblent, et Dieu « habite en eux. Moyse a fait descendre la table de la loi, et « Pierre a reçu les clefs du royaume ; Moyse bâtit le taber- « nacle, et Simon a bâti l'Eglise. Gloire à vous, Seigneur ! « Alleluia ! Alleluia ! (1). »

On dit de Lévi et d'Aaron « qu'ils se sont reposés « après avoir livré le sacerdoce à *ceux de la maison* « *de Simon* (2), » et du Christ « qu'il a uni à ceux de « la *maison de Simon* ceux de la *maison de Moyse*, pour « rendre les nouveaux égaux aux anciens dans la prédica- « tion ; qu'il a changé de majordomes et obligé les anciens à

(1) Manuscrit syriaque de Paris, 78, f° 213, b.

(2) Manuscrit syriaque de Paris, 42, f° 114, a. Cfr. f° 114, b

« céder le pouvoir des clefs aux nouveaux (1). » A propos de Simon et de Jean, que Jésus envoie préparer la dernière Cène, on remarque expressément « qu'il les envoie à Moyse, « car Moyse représente la loi, et Mar Aaron le sacerdoce.... « Simon reçoit la loi et Jean le sacerdoce, afin que les deux « vieillards, fatigués d'avoir marché depuis le Sinaï, puis- « sent se reposer (2). » On félicite enfin l'Eglise et on chante ses gloires, parce qu'elle a été bâtie sur l'apôtre Pierre.

« Que tu es belle, s'écrie-t-on, que tu es belle, ô fille des « nations! Tu ressembles au soleil resplendissant, quand il « se lève sur le monde! Sur ton front brille le signe de la « croix; ta bouche fait retentir des chants de gloire, et tes « lèvres sont rougies du sang du Fils de Dieu! (3) »

« Notre-Seigneur t'a bâtie sur Simon-Pierre, et il t'a éta- « blie sur soixante-douze colonnes.. .. Sur tes portes, ô « Eglise, veillent nuit et jour, contre le méchant, *Simon-* « *fondement*, Paul l'architecte, Jean le témoin et l'ami de « l'époux (4). » O Eglise, tressaille d'allégresse et réjouis- « toi! car, tu es bienheureuse parce que tes fondements « sont affermis sur Simon-Pierre, qui est devenu la pierre « angulaire (5). » On remercie le Christ « d'avoir placé les « fondements de son Eglise sur la pierre angulaire, qui ne « sera pas ébranlée par les flots et par les tempêtes, parce « qu'elle s'est réfugiée en lui; et cette pierre, c'est le chef « des apôtres (6) ». On déclare que Jésus « s'est bâti une « Eglise fidèle par Simon Pierre (7), etc., etc. »

(1) Manuscrit syriaque de Paris, 43, f° 172, *b*, 2, à *l'office de la Transfiguration.*

(2) Manuscrit syriaque du Musée Britannique, 14501, f° 125, *b*. — Cfr. Manuscrit 7,177, f° 221, *b*, à *l'office nestorien de la Pentecôte.*

(3) Manuscrit syriaque de Paris n° 74, de l'an 991, f° 128, *b*, 2.

(4) *Ibid.* f° 125, *b*, 1.

(5) Manuscrit syriaque de Paris, 75, f° 75, *b*

(6) Manuscrit syriaque de Paris, 38 du supplément, f° 4, *a*.

(7) *Ibid.*, 4, *b*.

Nous n'en finirions pas, enfin, si nous voulions rapporter les expressions diverses dont les hymnographes se servent pour relever la dignité de Pierre, dans ses rapports avec Jésus-Christ et avec son Eglise.

Quand on consacre le patriarche ou l'évêque, le prélat consécrateur l'accueille par ces mots : « Viens en paix, pas-« teur véritable, gouverneur sage, fondement de l'Eglise « comme Pierre (1). » Et il lui souhaite ensuite « d'avoir « l'honneur d'Aaron, l'ordre de Phinées, la force des dis-« ciples et la puissance de S. Jacques, *sous la domination* « (*le trône*) *du chef des Pères, Pierre* (2). » Et pourquoi sous la domination du chef des Pères ? — Parce que Jésus-Christ « a livré la vérité claire, la lumière parfaite, à Simon, « sommet de l'apostolat (3). » Pourquoi encore ? — Parce que, suivant l'expression d'un autre hymnographe, « Dieu « a livré, par son fils bien-aimé, la vérité à Simon, tête des « apôtres, et *par ses mains* à toute l'Eglise sainte, jusqu'à « la fin du monde (4). » C'est pourquoi on bénit Jésus-Christ « d'avoir bâti son Eglise sur Simon, d'avoir placé « entre les mains de cet apôtre les trésors du royaume, de « lui avoir ordonné de paître les brebis raisonnables qu'il a « rachetées lui-même par son sang (5) » ; et on le somme, avec une confiante audace, « d'avoir à se rappeler les pro-« messes qu'il a faites à Pierre, de réaliser ce qu'il a dit, « d'affermir les portes de l'Eglise, de consolider ses gonds, « d'exalter sa cause, et de glorifier ses enfants ! » — « Réjouis-« toi, s'écrie-t-on, et travaille, ô Eglise fidèle, fille du Roi « des siècles, car l'époux t'a fiancée et introduite dans son

(1) Cette expression se représente fréquemment dans les livres orientaux. Le contexte indique assez le sens qu'il faut lui donner.

(2) Manuscrit syriaque de Paris, 19e du supplément, au f° 85, *a*, 1.

(3) *Ibid.* p. 96, *a*, 1.

(4) Manuscrit syriaque de Paris, 38 du supplément, f° 62, *a* et 80, *b*.

(5) Manuscrit 14701 du Musée Britannique, f° 143.

« palais. En guise de dot, il t'a donné son corps et son sang « précieux ; et en s'immolant il t'a sanctifiée (1). » D'autres fois on prête à l'Eglise un langage vraiment hardi, et, la plaçant en face de ses ennemis, on lui fait dire : « Je suis bâtie « sur la pierre de Simon, chef des apôtres, et je ne crains « rien ! Fondez sur moi, flots et tempêtes, vous ne m'ébran- « lerez pas. Nestorius le maudit m'a fait la guerre, mais « j'ai causé sa chute (2). »

Nous venons d'entendre les Syriens monophysites et nestoriens célébrer magnifiquement les grandeurs de Pierre ; les Arméniens, quoique arrivés un peu plus tard que les Syriens sur la scène du monde, ne leur cèdent point le pas en éloges et en admiration, devant la grande figure de l'apôtre. « Pierre, lit-on dans les *Aïs'm' Avourk*, ou Ménées, « Pierre..... reçut les clefs du royaume et fut établi chef « des saints apôtres, *pour leur donner des ordres à la place* « *de Jésus-Christ* (3). » Quand on bénit les pierres d'autel, on dit de Pierre que l'Eglise catholique tout entière a été bâtie sur lui (4), et, comme pour montrer par un exemple le pouvoir de Pierre sur les apôtres, on observe expressément qu'il ordonna à Jean de se rendre à Ephèse (5).

## VII

Que de noms passent ainsi sur les lèvres des hymnographes orientaux, quand ils ont à décrire les grandeurs et la

(1) Manuscrit syriaque du Musée Britannique, 7177, f° 310-311. — Office nestorien de la *Dédicace*.

(2) Manuscrit syriaque de Paris 42, f° 87 *b*.

(3) Au 17 septembre et au 27 décembre. Ed. Hurmuz, *Théologie dogmatique* (*en Arménien*), I, 220.

(4) Ed. Hurmuz, *Théologie dogmatique, en Arménien*, t. I, p. 210.

(5) *Ibid.*, p. 211. — Cf. les *Aïs'm' Hobourk*, 27 décembre, 29 juin, 12 janvier, 17 décembre.

mission de S. Pierre ! Ils l'appellent le *grand apôtre*; le *grand*, l'*ami*, le *voisin* de Jésus ; le *sommet de l'apostolat*; la *principale source de la foi* ; la *pierre de la foi* ; la *pierre angulaire de l'Eglise*. Tous les apôtres sont appelés souvent « l'*escadron de Pierre* » ; le sacerdoce catholique est dit le « *sacerdoce de Pierre* », etc.

Pierre est toujours nommé le premier quand on nomme quelque autre apôtre avec lui ; tous les apôtres s'effacent en sa présence comme des soldats devant leur chef. On sent que quelque chose de plus qu'humain réside en lui et le grandit à tous les yeux. S. Paul demeure à une distance énorme derrière lui, quoique cependant les églises et les hymnographes orientaux se complaisent à célébrer souvent ses travaux, ses luttes et ses triomphes. Il y a, du reste, une série d'offices où l'on voit décrits en détail les rapports qui existèrent entre Pierre et Paul, pendant leur vie et après leur mort, aux yeux de l'Eglise.

En effet, à côté de ces allusions incessantes aux deux grands apôtres, ou de ces mentions expresses de leurs noms, et, en particulier, de celui de Pierre, allusions et mentions qui n'ont rien d'analogue dans les liturgies occidentales, on trouve des offices rédigés tout exprès en l'honneur des deux apôtres Pierre et Paul.

Nous avons dit plus haut que leur fête est très-ancienne dans l'Eglise syrienne. On ne voit pas que divers jours leur aient été jamais assignés, à l'un et à l'autre. Arméniens, Syriens monophysites, Syriens nestoriens, Coptes, Ethiopiens, Eglises orientales et occidentales, enfin, ont toujours honoré en commun ceux que la liturgie arménienne nomme fréquemment « les deux principaux apôtres. » Comment expliquer ce fait dans l'opinion des rationalistes ? Comment concilier cette unité de culte, ce culte commun, ces éloges prodigués, dans un même jour et en un même temps, à ceux qui furent deux ennemis acharnés pendant leur vie ? —

C'est ce que nous ne nous chargerons pas de dire. Nous n'en avons pas, du reste, la mission, et nous sommes bien éloignés de vouloir l'assumer. Nous nous bornons à exposer des faits.

Le martyrologe nestorien n'est pas aussi riche que celui des autres églises orientales, et surtout que celui des églises d'Occident. Chaque jour n'est pas consacré à honorer un saint particulier; les fêtes sont, en général, placées au vendredi de chaque semaine, et beaucoup de ces vendredis sont même affectés au culte de toute une classe de saints, par exemple, des *évangélistes*, des *confesseurs*, etc. Le livre qui contient les offices des saints s'appelle *gaza* ou *trésor* (1), et, quoique les fêtes ne soient pas nombreuses, le gaza forme cependant un volume fort respectable; imprimé, il tiendrait à peine dans deux ou trois in-8° ordinaires. Les offices y sont étonnamment longs. La fête de S. Pierre et de S. Paul est placée au deuxième vendredi après l'Epiphanie; celle de S. Pierre et de S. Jean est renvoyée au vendredi dans l'octave de la Pentecôte.

Les Syriens proprement dits, n'importe leur rite et leur croyance, célèbrent la fête de S. Pierre et de S. Paul le 29 juin, comme les Grecs et les Latins.

Quant aux Arméniens, leur bréviaire la contient deux fois : le second jour après Noël, et le cinquième dimanche après la Pentecôte.

Mais, quel que soit le rite et quel que soit l'office, on y remarque toujours ces trois faits : 1° Paul semble plus grand que Pierre, humainement parlant; ses qualités personnelles, son activité apostolique, ses nombreuses pérégrinations, ses souffrances pour la foi, etc., ont gravé profondément son image dans l'imagination des fidèles orientaux et tous ces souvenirs, vivant dans leurs cœurs, montent facilement jus-

(1) Voir là-dessus *S. Pierre et S. Paul dans l'église nestorienne*, p. XX-XXI.

qu'à leurs lèvres pour s'y traduire en effusions enthousiastes ou en prières solennelles. 2° Malgré cela cependant, Paul demeure bien loin de Pierre, qui, naturellement et comme homme, lui est peut-être inférieur, mais qui surnaturellement porte à son front cette auréole à laquelle on reconnaîtra toujours sa primauté. Le Christ lui a donné les clefs ; il lui a confié le pouvoir au ciel et sur la terre ; il en a fait le fondement de son Eglise, à cause de sa fermeté ; il demeure donc ici-bas comme « le *quaïouma* ou le *vicaire*, l'*intendant* « du Christ, comme le chef du *Maut'ba* du peuple fi- « dèle (1). » Pierre dépasse infiniment Paul, et la gloire de ce dernier consiste principalement à être associé à son chef. Paul a été associé à Pierre dans la mort ; tous les deux ont versé leur sang pour la même cause ; ils l'ont versé ensemble, condamnés par le même juge, martyrisés par le même bourreau, et cette mort a uni pour jamais leurs noms dans la mémoire du chrétien. 3° Par suite de cette union parfaite entre les deux apôtres, les hymnologues chantent alternativement les gloires des deux coryphées du christianisme, consacrant à chacun une ode ou une strophe, ou même célébrant simultanément leurs combats et leurs victoires. Tel est, d'une manière sommaire, le plan sur lequel sont conçus tous ces offices. Il faudrait les lire pour voir avec quelle netteté se dessinent les trois faits que nous avons signalés plus haut. Citons simplement quelques strophes. D'abord celles-ci, extraites d'un ancien bréviaire jacobite et fréquemment reproduites dans des œuvres plus modernes :

« Qu'elle était douce la voix de Notre-Seigneur, quand « elle disait à Simon, prince des apôtres, au sujet du sacer- « doce : « Voici que je t'ai établi mon majordome, en remet- « tant entre tes mains, avec les clefs de la hauteur et de la

(1) Manuscrit syriaque du Musée Britannique 14505, f° 76, *a*. Cfr. Ms. 14711, f° 184, *b*.

« profondeur, mes trésors célestes ! Si tu lies, je lierai ; si « tu délies, je délierai ; si tu intercèdes pour les pécheurs, « ta prière sera entendue (1).

« Simon Bar-Jonas disait à Pierre notre Libérateur : Si tu « m'aimes, pais mes brebis ; guéris par la foi les douleurs « de ceux qui sont brisés, guéris ceux qui sont malades « avec les remèdes que je t'ai donnés, chasse les loups avec « la verge de la croix, rassemble les agneaux au bercail « de tes brebis, afin que les multitudes célestes puissent « s'écrier : Béni celui qui a magnifié son Eglise ! (2) »

Le *canon des apôtres*, dans le bréviaire arménien, les chante tous les deux comme les colonnes de la foi, comme le *couple de la foi*, et ne paraît pas soupçonner qu'il y ait jamais eu, entre Pierre et Paul, l'ombre même d'une dissidence. Ce canon est attribué au célèbre et pieux historien Moyse de Khoren († 480 ?). C'est donc un précieux témoignage de la tradition ancienne de l'Eglise orientale (3).

Mais nul office n'est aussi étendu et aussi explicite que l'office nestorien. Il forme à lui seul un petit volume, et, si toutes les prières qui entrent dans l'office étaient mises à la suite les unes des autres, un volume in-8° de 4 à 500 pages suffirait à peine (4). Il serait fastidieux de citer de

(1) Cette strophe se trouve dans le manuscrit syriaque de Paris 50, f° 175, *b*, 1, et dans les manuscrits 12147 du Musée Britannique, 338, *a*, 14503, 152, *a*. — La suivante manque dans le manuscrit de Paris.

(2) Manuscrit syriaque de Paris, 51 du IX° ou X° siècle, f° 94, *b*, 2.

(3) « *Tcharagan des chants spirituels de la sainte et orthodoxe Eglise des Arméniens, disposé par nos saints interprètes et par saint Dchnorhali (Nersès) et par d'autres saints pères et vartabieds.*

*Imprimé par l'ordre du très-honoré et très-glorieux patriarche de la métropole de Constantinople, le seigneur Garabied, archévêque, l'an 1828 — de l'ère Arménienne l'an 1277 — dans l'imprimerie de Paul Arabian Aboutzikitzian. — Le canon des apôtres occupe les p. 99-104.*

(4) Nous avons publié cet office depuis que ces pages ont été écrites. Voir *St Pierre et St Paul dans l'Eglise Nestorienne*. Paris, 1875.

longs fragments de ces compositions religieuses, qui ne brillent pas souvent par leur côté poétique ; et d'ailleurs, nous serions embarrassé pour choisir, tant chaque page est concluante pour nous montrer la primauté de Pierre et sa parfaite union avec Paul.

Vers le milieu de l'office nestorien, il y a deux poésies curieuses dont chaque strophe commence invariablement par ces mots : *C'est là ce Pierre,....* ou bien : *C'est là ce Paul.* Tous les faits connus par l'Evangile, par l'histoire et par la tradition, y sont rapportés dans le but d'honorer les deux fondateurs de l'Eglise. Le trait qui termine chacune de ces hymnes nous paraît significatif, et nous semble résumer toute la pensée de l'Eglise nestorienne. Quand l'hymnologue a célébré, de la manière que nous venons de dire, les gloires de Pierre, il pousse ce cri, où l'on sent autant la confiance que l'admiration d'une âme chrétienne : « Bienheureuse « l'Eglise sainte, parce que son édifice repose sur Pierre ! « les portes de l'enfer ne la vaincront jamais, parce que « notre libérateur le lui a promis. Bienheureux notre pas- « teur, qui tient auprès de nous la place de Simon-Pierre, « et qui, aidé par ses prières, nous gouverne saintement ! « *Bienheureux notre roi vainqueur, dont le trône est sou-* « *tenu par la foi et par la prière de Pierre !* (1). »

On voit que l'hymnologue sent parfaitement que Pierre n'est ni un saint, ni même un apôtre ordinaire ; c'est un chef, et tout ce qui touche à sa personne a une portée générale, portée qui s'étend à l'Eglise tout entière. Le trait qui termine ce passage, et que nous avons souligné, est excessivement curieux et mérite quelques réflexions.

Ceux qui sont au courant de l'histoire orientale doivent en effet se demander à quel roi fait allusion l'hymnologue nesto-

(1) *St Pierre et St Paul dans l'Eglise Nestorienne*, Paris 1875, Maisonneuve, page 183.

rien. Ce n'est pas évidemment aux princes Sassanides que peut s'adresser un pareil vœu, car on ne conçoit guère que l'Eglise ait pu prier beaucoup pour des princes qui l'opprimèrent presque toujours. Ne serait-ce pas une allusion à Constantin, les chrétiens de Syrie se considérant comme soumis en droit à l'empereur de Constantinople, à cause de la communauté de croyance, et surtout à cause de l'intérêt bienveillant que ce souverain leur témoignait en toute circonstance? Si cette hypothèse était admise, on trouverait dans cette allusion un moyen de déterminer approximativement l'époque à laquelle fut composé l'office de S. Pierre et de S. Paul contenu dans le gaza des Nestoriens.

« Bienheureux, s'écrie à la fin l'hymne consacrée à « S. Paul, bienheureux celui qui veille dans la pureté pour « célébrer la mémoire de l'apôtre, car il intercédera pour « lui au jour du jugement! » Ici, plus d'allusion à l'Eglise, au suprême pontificat, à la royauté de ce monde ; Paul n'est qu'un saint, qu'un apôtre ordinaire, plus grand peut-être par son talent et par ses œuvres, mais il n'a aucun caractère spécial. Sa gloire est d'avoir *bâti sur Pierre*, comme s'exprime un office jacobite ; sa gloire est d'avoir propagé la même foi et d'être mort dans la même épreuve.

Que nous sommes loin des théories du rationalisme moderne !

Recueillons encore un dernier fleuron dans cette vénérable et antique liturgie orientale : « Pierre le chef et Paul « l'élu, dit l'hymnographe, ont planté l'unité dans l'Eglise... « Voilà la Pierre véritable, à laquelle la Bouche toute sainte a « imposé un nom, en lui disant : « Tu t'appelleras Céphas, » et « en lui promettant de bâtir sur elle son Eglise sainte. C'est là « le Simon pieux sur lequel a été établi solidement cette « église que ni rois, ni tyrans n'ont pu vaincre ; c'est là « ce pieux Simon auquel Notre-Seigneur a donné toute « puissance, et sur l'Eglise qui est au ciel, et sur l'Eglise

« qui est sur la terre ; c'est là le bienheureux Pierre auquel « ont été confiées les clefs de la hauteur et de la profondeur, « pour qu'il liât et déliât toutes choses par son Verbe (1). »
Pas de divergences d'opinion, pas de lutte, pas de différence dans l'Evangile de Pierre et de Paul : « Les apôtres dirigés « par l'Esprit-Saint n'ont enseigné qu'une seule confession « parfaite. Ils ont déraciné les épines et étouffé l'ivraie que « le Méchant avait semées sur la terre, pour jeter à la place « la semence de leur langue ! Les ténèbres s'étaient empa- « rées de la terre, mais la lumière de leurs paroles les en a « expulsées ! (2) »

## VII

Nous pourrions prolonger indéfiniment ces citations, en pénétrant plus à fond dans les diverses littératures de l'Orient chrétien, mais ce serait sans grand profit pour le but que nous voulons atteindre, et peut-être même y aurait-il quelque danger à multiplier davantage les textes. Nous croyons, en effet, qu'il vaut mieux nous attacher uniquement aux grandes lignes, aux lignes principales du portrait traditionnel de S. Pierre : mises en relief par leur seul isolement, elles feront impression sur l'esprit du lecteur, et demeureront gravées dans sa mémoire, tandis que de plus longs détails ne produiraient dans son intelligence que la gêne, l'ennui et la confusion.

Arrêtons-nous donc là, et demandons-nous, en concluant cette rapide esquisse d'un des points les plus importants de la tradition chrétienne, si le tableau que les docteurs autorisés de l'Orient chrétien nous ont laissé des origines du christianisme ressemble en rien à celui qu'imaginent les ra-

(1) G. Ebedjesu Khayyath, *Syri orientales seu Chaldæo-nestoriani, et Romanorum pontificum primatus*, p. 4.

(2) Office nestorien en l'honneur des évangélistes.

tionalistes contemporains. Voilà S. Pierre tel que l'ont toujours vu les évêques, les pasteurs et les écrivains des églises syriennes, coptes et arméniennes ; voilà le S. Pierre qui a été, toujours et partout, présenté à la vénération des peuples. A qui ressemble-t-il ? Est-ce au saint Pierre que nous montre le catholicisme et que Rome se glorifie d'avoir eu pour apôtre, ou bien est-ce à ce saint Pierre que l'école de Tubingue et l'incrédulité moderne font passer sous nos yeux comme la figure authentique du chef de l'Eglise, mais comme la figure qu'elles ont dû, prétendent-elles, rafraîchir, après l'avoir délivrée de la poussière que les siècles avaient accumulée sur ses traits ? Est-ce enfin au saint Pierre qui nous est parvenu par une succession ininterrompue, depuis les temps apostoliques, ou bien est-ce à ce saint Pierre, qu'on a créé de toutes pièces, il y a quarante ans à peine, et auquel chacun de nos rationalistes contemporains s'amuse à refaire un membre, un œil, un pied ou une main ?

Il ne nous paraît pas possible d'hésiter. S. Pierre est bien, pour les chrétiens orientaux, ce qu'il a toujours été pour les Grecs et les Latins, ce qu'il est encore pour tout le monde, en dehors du rationalisme. C'est le chef, le fondement de l'Eglise, le prince des apôtres, le porte-voix des disciples du Christ, l'examinateur et le confirmateur de ses frères ; c'est le successeur, l'héritier, le vicaire, l'intendant du divin Fondateur du christianisme ; et, parce que l'édifice tout entier repose sur lui, cet édifice ne croulera jamais, car Pierre a reçu des promesses de vie. Voilà pourquoi, devant lui, toutes les gloires du christianisme s'éclipsent, tous les saints disparaissent, tous les apôtres, même les plus grands, comme S. Paul et S. Jean, s'effacent. Tout rentre dans l'ombre et l'obscurité. Seul, il conserve toujours et partout des proportions plus qu'humaines, même à côté du Christ, qui le dépasse cependant d'une distance infinie.

Pour terminer, faisons encore une allusion à cet Orient dont

nous avons parlé si longuement dans cet article. « Nous avons fait entendre, dirons-nous avec un de ces poëtes, nous avons fait entendre la voix de la fille du jour et la voix de la fille des nations : chacune a exposé ses raisons ; les lecteurs ont écouté leurs dires ; à eux maintenant de prononcer et de voir si c'est l'Eglise, ou bien si c'est le rationalisme qui a tort. »

Ce n'est pas tout ce que nous aurions pu dire sur ce sujet ; plus d'un lecteur le soupçonne sans doute et se demande : « Mais alors, si l'Orient a pensé ainsi de S. Pierre et de sa mission ; s'il a toujours envisagé le grand apôtre sous le point de vue que vous venez de nous faire entrevoir, comment se fait-il qu'il ait rompu avec la Grèce et avec Rome ? »

Cette question est naturelle, nous le comprenons, mais elle nous mènerait trop loin, si nous voulions en ce moment y répondre. Autre chose est la primauté de S. Pierre, autre chose est la primauté de l'Eglise de Rome. Il y a, sans doute, des rapports entre ces deux sujets, mais ils diffèrent néanmoins assez l'un de l'autre pour que nous puissions discuter le premier sans toucher au second. D'ailleurs, en laissant ouvert pour le moment le problème sur la perpétuité de la primauté de Pierre, nous ne doutons pas qu'un jour quelqu'un ne se charge de le résoudre.

*Nota bene.* Les numéros des manuscrits syriaques de Paris sont ceux de l'ancien catalogue. A l'aide des tables de concordance, qui sont à la Bibliothèque nationale à la disposition de tout le monde, on retrouvera aisément les numéros que portent ces manuscrits dans le catalogue publié depuis la rédaction de cet article.

Amiens. — Imp. A. Douillet et Cie, rue du Logis-du-Roi, 13.